23me ANNÉE - N° 76 - PÉRIODIQUE MARS 1980

BULLETIN DE LIAISON DE

LA KOUMIA

ASSOCIATION DES ANCIENS DES GOUMS MAROCAINS ET DES A. I. EN FRANCE

Reconnue d'utilité publique - Décret du 25 février 1958 - J.O. du 1er mars 1958

14, rue de Clichy - 75009 PARIS - Tél. : 874.52.93

N° Commission paritaire : 296-D-73 du 15-5-72 — Routage 206

COMITÉ DIRECTEUR DE LA KOUMIA

FONDATEURS

Général LAHURE (†), Léonard GARRY (†), Pierre DURAND. (†)

PRESIDENTS D'HONNEUR

Général d'Armée A. GUILLAUME
Généraux GAUTIER (†) (4e G.T.M.), LEBLANC (1er G.T.M.),
BOYER de LATOUR (†) (2e G.T.M.), MASSIET du BIEST (†) (3e G.T.M.),
PARLANGE (†) (4e G.T.M.), de SAINT BON (3e G.T.M.),
TURNIER (2e G.T.M.), SORE (†) (G.T.M.-E.O.),
Colonel FLYE-SAINTE-MARIE (†), Colonel LUCASSEAU.

VICE-PRESIDENTS D'HONNEUR

Michel BOUIS (†), Georges CROCHARD (†), Général MELLIER (†).

SECRETAIRES GENERAUX D'HONNEUR :

Jacques OXENAAR (†), Colonel Gérôme de GANAY

CONSEIL D'ADMINISTRATION

a) Membres :

MM. le général André FEAUGAS, Guy BOULA de MAREUIL, Georges BOYER de LATOUR, Mme BRAULT-CHANOINE, MM. Gérard de CHAUNAC-LANZAC, Gérôme de GANAY, Georges GAUTIER, Yves HUCHARD, Michel LEONET, Paul LUCASSEAU, André MARDINI, Léon MERCHEZ, Henry MULLER, André NOEL, André PASQUIER, André PICARDAT, Me Pierre REVEILLAUD, Clément TROUILLARD, Jean WARTEL, Jacques WINTER.

BUREAU

Président :	Général André FEAUGAS
Vice-président :	André MARDINI
Secrétaire général :	Colonel Georges GAUTIER
Secrétaire général adjoint :	Colonel Guy de MAREUIL
Conseiller administratif :	Yves HUCHARD
Trésorier :	Henry MULLER

SECTIONS

b) Membres de droit :

MM. les présidents des sections de :

Alsace - Moselle - F.F.A. :	Roger DUMONT
Corse :	Xavier COLONNA
Marseille :	Commandant FILHOL
Nice - Côte d'Azur :	Général MARCHAL
Ouest :	Colonel GUIGNOT
Paris :	Capitaine Léon MERCHEZ
Rhône-Alpes :	Colonel MAGNENOT
Sud-Ouest :	Colonel JENNY
Vosges :	Georges FEUILLARD

Association des Descendants de la Koumia :
Commandant Georges BOYER de LATOUR.

Commission financière :
André NOEL, Mme BRAULT-CHANOINE, Gérard de CHAUNAC-LANZAC.

Comité de direction et de contrôle de Montsoreau :
Colonels BERTIAUX, JEAN-BAPTISTE, commandant PASQUIER.

Entr'aide : Mme BRAULT-CHANOINE.

Porte-fanion : Jacques WINTER.

Porte-fanion suppléant : Georges CUBISOL.

Secrétariat : 14, rue de Clichy, 75009 PARIS - Tél. 874.52.93
C.C.P. Paris 8813-50 V

Cotisation anuuelle : 50 F (dont service du bulletin : 40 F).

Pour les membres à vie et les « **Amis des Goums** », le montant de l'abonnement au **service du bulletin est fixé à 40 F.**

Pour tout changement d'adresse envoyer 2 F en timbres-poste.

Permanence : Mardi et vendredi, de 15 à 18 heures.

Réunion amicale mensuelle : Le troisième mardi de chaque mois, de 18 à 20 h., au Club « RHIN ET DANUBE », 20, rue Eugène Flachat, PARIS, 17e, Métro Pereire - Maréchal Juin.

Correspondance : pour éviter tout retard, la correspondance doit être adressée impersonnellement à M. le Secrétaire général de la Koumia, 14, rue de Clichy, 75009 PARIS.

Prière de ne traiter qu'une question par correspondance. (Les correspondances différentes pouvant, naturellement, être insérées dans une seule et même enveloppe).

SOMMAIRE

LE MOT DU PRESIDENT 4

CONSEIL D'ADMINISTRATION DU 19 FEVRIER 1980 5

ARTICLES DIVERS
— La mort et les obsèques de Si El Hadj Thami El Glaoui - J. Saulay 7

ACTIVITES DE LA KOUMIA
— Pendaison de la crémaillère 15
— Ravivage de la Flamme 15
— Anniversaire de la Libération de Saint Amarin 15

VIE DES SECTIONS
— Alsace 19
— Corse 19
— Marseille 20
— Nice - Côte d'Azur 23
— Sud-Ouest 24

CONGRES NATIONAL DE LA KOUMIA 25

MONTSOREAU
— Le musée 33
— Dons pour le musée 34

CARNET ET NOUVELLES DES UNS ET DES AUTRES 37

IN MEMORIAM
— Général de LANGLADE 37
— Colonel GALINIER 37
— Colonel NIOX 38
— M. MATTE 39
— R. FLAVIGNY 40
— R. PENOT 41
— Mme DESHORTIES 42

BIBLIOGRAPHIE
— Histoire de la Légion H. Le Mire 43
— Darlan, Weygand, Cunningham R. Gaudin 45
— Le pont de Berecq Mouch A. Ibazizen 46
— Djebel Amour Frison-Roche 46
— Euroshima R. Gagnat, G. Doly, P. Fontaine 47
— La 3e guerre mondiale Général Sir John Hackett 48
— L'empire éclaté Mme Carrère d'Encausse 49
— La 6e colonne « François » 50

AVIS DIVERS 53

Le Mot du Président

Lorsque ce numéro de la Koumia vous parviendra, l'année 1980 aura déjà vécu presque le quart de son existence ; mais il n'est, dit-on, jamais trop tard pour bien faire et vous me permettrez d'y exprimer les vœux chaleureux que je forme pour vous, les vôtres, les membres de la grande famille que constitue notre association, le resserrement de l'amitité franco-marocaine, mais aussi et surtout pour la France, à l'aube d'une décennie qui s'annonce particulièrement difficile.

Plus grandes seront nos difficultés, plus étroits devront être les liens qui nous unissent ; plus sombre se présentera l'horizon, plus clairs devront être nos engagements, demeurant en toutes circonstances fidèles à un passé dont nous avons toutes raisons de demeurer fiers.

1979 a été pour nous une année de réflexions et d'élaborations de projets divers ; 1980 doit être celle des réalisations. Les résolutions adoptées à notre Assembée générale de juin dernier ont été appliquées ou sont en train de l'être :

- *l'effectif de notre Conseil d'administration a été porté de 18 à 20 membres,*
- *le siège de l'Association a été transféré, sans difficulté, dans un local mieux adapté et plus accessible à tous grâce au dévouement de quelques-uns,*
- *la section de Corse est en cours de reconstitution,*
- *quant à notre musée de Montsoreau, il comporte désormais une salle supplémentaire et le Conseil général du Maine-et-Loire est prêt à mettre à notre disposition la totalité du château, pour nous permettre d'y exposer des témoignages de l'œuvre civilisatrice de la France au Maroc, accomplie principalement par les A.I.*

—o—

En 1980, il nous faudra, grâce à l'aide de vous tous :

- *réaliser cette adaptation de notre musée, souhaitée par nombre de nos « jeunes » et par de nombreux visiteurs de leur génération,*
- *parachever la mise en place officielle de la Fondation Koumia-Montsoreau, une fois résolu le délicat problème fiscal, objet de concertation avec M. le Ministre du Budget,*
- *faire connaître à nos compatriotes le Maroc et l'action que nous y avons menée, en organisant, à l'échelon des sections, des voyages encadrés par certains d'entre nous, au profit de leur environnement civil, en attendant de pouvoir prendre, dans les médias, la place qui doit être la nôtre. La parfaite réussite de quelques expériences récentes de ces voyages est particulièrement encourageante ;*
- *participer, chacun en ce qui le concerne, à l'élaboration de l'histoire des goums, en fournissant au colonel Saulay, qui en est le maître d'œuvre, des récits d'anecdotes vécues, concernant la vie de nos goumiers,*
- *enfin, nous devrons nous pencher davantage encore sur ceux et celles d'entre nous qui se trouvent en difficulté matérielle ou morale, en améliorant nos moyens de communication, afin de n'ignorer aucune détresse et d'être en mesure d'y porter secours d'urgence.*

—o—

Le travail à accomplir est important, mais il est à notre portée, pour peu que chacun y participe ; et c'est parce que je sais pouvoir compter sur chacun de vous que j'envisage l'année 1980 avec confiance, malgré tout, et vous donne à tous rendez-vous en Avignon, les 31 mai et 1er juin, à l'occasion de notre Congrès national 1980.

Général FEAUGAS.

RÉUNION DU CONSEIL D'ADMINISTRATION DE LA KOUMIA du 19 Février 1980

●

Le Conseil d'administration de la Koumia s'est réuni le mardi 19 février 1980 à 18 heure, dans les locaux de Rhin et Danube, 20, rue Eugène-Flachat, sous la présidence du général FEAUGAS.

Le président ouvre la séance en remerciant les membres présents : MM. G. BOULA de MAREUIL, G. BOYER de LATOUR, G. de CHAUNAC-LANZAC, G. de GANAY, G. GAUTIER, Y. HUCHARD, P. LUCASSEAU, M. LEONET, A. MARDINI, L. MERCHEZ, H. MULLER, A. NOEL, A. PICARDAT, C. TROUILLARD, J. WARTEL.

S'étaient excusés : MM. les généraux GUILLAUME, LEBLANC et TURNIER, Mme BRAULT-CHANOINE, MM. A. PASQUIER, P. REVEILLAUD, J. WINTER.

La section de l'Ouest était représentée par le Colonel A. GUIGNOT, et le Maroc, par le Dr BESSI, de Marrakech, de passage à Paris.

Le président expose ensuite l'état d'évolution des questions soulevées lors du dernier Conseil.

● **Nouvelles attributions au Secrétariat général :**

L. MERCHEZ prend les fonctions de trésorier adjoint.

G. de MAREUIL et G. GAUTIER intervertissent leurs fonctions, le second devenant secrétaire général.

● **Fondation Koumia-Montsoreau :**

Le général FEAUGAS rend compte du développement des pourparlers autour de la création de la Fondation. Celle-ci paraît être sur la bonne voie, par l'intermédiaire de la Fondation de France.

● **Musée de Montsoreau :**

Le président du Conseil général du Maine-et-Loire met toutes les pièces du château à la disposition de la Koumia qui pourra développer progressivement l'exposition de ses souvenirs.

● **Souvenirs du Maréchal Lyautey :**

Mis au courant des vicissitudes touchant le château de Thorey, la Koumia est prête à étudier sa participation dans le recueil d'une partie des souvenirs du maréchal et le président prendra contact avec les différentes associations qui s'efforcent de réunir les fonds nécessaires pour effectuer les opérations de sauvegarde du château.

● **Recrutement au Maroc :**

Mme VANDAL à Casablanca, M. COCHAIN à Rabat, et le Docteur BESSI à Marrakech, mènent une action très efficace dans le recensement des anciens des A.I. et des Goums, ainsi que dans celui des descendants de nos anciens moghazenis et goumiers susceptibles de rentrer en contact avec les descendants des membres de la Koumia.

● **Section Corse :**

Elle est en cours de restructuration, sous la conduite de Xavier COLONNA.

● **Annuaire :**

En cours d'impression, l'annuaire sera distribué début mars.

● **Congrès national :**

Le programme définitif, proposé par la section de Marseille est intégralement adopté.

● **Film :**

Les possibilités de tournage d'un film télévisé sur les A.I. et les Goums se précisent. Celui-ci serait entrepris par la Société TECHNISONOR et diffusé par T.F. 1.

● **Plaque du lieutenant Schœn :**

A la suite d'une demande formulée par le président de l'Association des S.A.S., le Conseil d'Administration donne son accord pour l'apposition, à Montsoreau, d'une plaque à la mémoire du lieutenant SCHOEN, que le Service historique de l'Armée vient de remettre à l'Association des S.A.S.

Cette décision est prise à titre exceptionnel, en raison de l'appartenance à la Koumia du colonel SCHOEN, et du fait que le lieutenant SCHOEN avait longtemps servi au 2e R.T.M.

● **Liaison avec les anciens contrôleurs civils :**

Le président va prendre contact avec les membres de leur bureau et nous procéderons à l'échange de nos bullletins de liaison.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 20 heures.

La mort et les obsèques de Si el Hadj Thami el Mezzouari el Glaoui, pacha de Marrakech

(23 et 24 janvier 1956)

Dans les premiers jours de novembre 1955, sur les conseils discrets de la Résidence générale et de la Présidence de la République, le pacha el Hadj Thami el Glaoui prit la décision de se rendre en France, à la Celle-Saint-Cloud, pour sceller sa réconciliation avec le sultan et faire acte d'allégeance à celui qui était devenu Sa Majesté Sidi Mohamed V. (1).

Lorsque j'appris la nouvelle, je téléphonai au caïd Si Brahim pour lui dire que je serais heureux de pouvoir saluer son père avant son départ. Si Brahim me rappela quelques instants plus tard : le pacha me recevrait le jour-même, à 19 heures. Je me rendis au palais, où le vieux chambellan noir, el Hadj Idder, m'attendait à la porte. Je traversai les cours désertes pour arriver enfin dans un petit salon où le pacha, seul, me reçut.

Je le savais malade, condamné, mais je ne m'attendais pas à le trouver dans un tel état de délabrement physique. Le mal qui le rongeait avait fait des progrès foudroyants et je me trouvai en présence d'un vieillard décharné, prêt à basculer dans la tombe. Seul, l'éclat de ses yeux, brillant comme braise au fond des orbites creuses, maintenait une flamme de vie dans le parchemin de son visage plombé et cireux.

La visite que je faisais était personnelle. Je n'avais reçu d'instruction de personne pour l'accomplir, mais il me semblait qu'il était... correct qu'un officier de ce qui avait été le sercice des Affaires indigènes vint saluer le vieux pacha foudroyé, à la veille du voyage capital qu'il allait entreprendre. Je lui rappelai que j'étais aux côtés des caïdi zaïans en août 1953, sur le plateau d'Ajdir, alors que, accompagné du cherif Kettani, il était venu leur rendre visite pour les rallier à sa cause. D'une voix si faible que j'eus du mal à l'entendre, il éluda ce souvenir devenu sans intérêt pour lui. Il me remercia de ma visite et me tendit sa main squelettique, tandis que, de la porte, son fils me faisait signe pour me faire comprendre que l'entretien était terminé.

En me retirant, je fis part à Brahim de ma pénible impression et de mon admiration devant le courage incroyable de cet homme, qui, au bord du tombeau, s'apprêtait à se rendre auprès du sultan pour effacer, dans la dignité, les

---

(1) *« El Glaoui », par Jacques Le Prévost, Paris (1968), Editions du Dialogue. « Il ne fait pas de doute que ce surprenant revirement du pacha, si conforme aux desseins profonds du gouvernement français, lui a été inspiré et conseillé en échange de certaines garanties dont il était légitimement soucieux, moins pour lui que pour les siens. La lettre du Président Coty à Ben Arafa fait clairement état des assurances obtenues de Sidi Mohamed pour ceux qui ont apporté leur concours à son successeur temporaire. C'est justice à rendre au gouvernement français que de reconnaître qu'il s'est soucié du sort de ses amis. On ne pouvait vraiment moins faire »... (Page 204).*

deux années qui avaient troublé si profondément le Maroc. Il ignorait alors la suprême humiliation qui l'attendait à Paris, et son introduction dans le salon où, jeté à terre sous la poigne de Ben Yaïcha, il serait réduit à implorer son pardon, que le sultan, d'ailleurs, rendant grâce à Dieu, lui accorderait immédiatement.

Pour l'instant, Brahim me dit qu'il ne savait pas si son père aurait la force d'aller jusqu'au bout du voyage et nous nous séparâmes sur une poignée de mains plus appuyée que d'habitude.

Je crois pouvoir affirmer que je suis, avec le colonel de Fleurieu qui le vit la veille de sa mort, l'un des deux derniers officiers français à avoir vu le pacha de Marrakech dans son palais. Quant au caïd Si Brahim, je ne l'ai revu qu'une seule fois, trois mois plus tard ; c'était le jour des obsèques de son père...

Le 16 novembre 1955, le sultan Sidi Mohamed atterrissait sur l'aérodrome de Rabat-Salé dans l'enthousiasme populaire que l'on sait. A Marrakech, la journée se passa dans un calme relatif. Mais j'en ai gardé un souvenir qui, au-delà des ans, reste aussi vif dans ma mémoire qu'au premier jour.

Je travaillais dans mon bureau au Secrétariat général, lorsque mon attention fut attirée, vers 18 heures, par les vociférations d'un groupe de Marocains, dans le Riad Zitoun Qdim. Je montai sur la terrasse, à côté des mâts des deux drapeaux, le français et le marocain, qui flottaient encore, côte à côte, sur la porte d'entrée. Et je vis un spectacle ahurissant : un groupe d'une centaine de jeunes hommes surexcités débouchait sur la placette du Dar Zniber, venant de Jemâa el Fnâa, brandissant un drapeau marocain en s'égosillant à hurler sans fin : « i-ahia el malik... i-ahia el malik »...Ils ne tardèrent pas à m'apercevoir et tous leurs regards se tournèrent vers moi. Cependant, ils ne paraissaient pas animés de sentiments hostiles à mon égard, et je continuai à les regarder s'avancer et se rassembler devant la porte du Bureau régional.

Je vis alors une chose qui me surprit au-delà de ce que je pouvais alors imaginer : une toute jeune femme, dépoitraillée et les seins nus, juchée sur les épaules d'un robuste gaillard, brandissait le drapeau en tête du cortège, et, version marocaine de notre « Marseillaise » de Rude, entraînait la foule de ses jeunes camarades, leur lançant d'une voix stridente des invocations sans cesse renouvelées à la gloire de Sidi Mohamed, qu'elle ne désignait plus par son titre traditionnel de « Sultan », mais par celui qui était désormais le sien aux yeux de tout son peuple : « Sahib el Jalala sidi Mohamed el Khamis ». Et la foule répondait en chœur : « i-ahia el malik el aziz !... i-ahia ez Zaïm el Istiqlal el moghribi »... Soit : « Sa Majesté Sidi Mohamed V »... « Vive le roi bien-aimé... Vive le héros de l'indépendance marocaine »...

Le spectacle était fascinant, d'autant plus que les jeunes gens redoublaient de vigueur dans leurs hurlements, visiblement destinés à ce roumi qui les regardait, impassible. Massés devant la porte, les moghaznis contemplaient, silencieux, cette manifestation populaire qui, il n'y a guère, aurait été dispersée sur-le-champ, à grands coups de matraque par les assès du pacha, et qui, cette fois, se déroulait sous les yeux du commandant Saulay, vestige inutile d'un passé subitement révolu.

Je ne parvenais pas à détacher mes regards de ces jeunes exaltés, ivres de leur jeunesse autant que de leur victoire. Ils ne paraissaient toujours pas animés de mauvaises intentions. Mais, à voir leur joie de me narguer, je compris que la situation pouvait rapidement changer du tout au tout. Que feraient alors les moghaznis, si cette foule en délire s'avisait de forcer la porte du Secrétariat général ? S'y opposeraient-ils ? J'en doutais D'ailleurs, ces vénérables débris de l'époque héroïque étaient à l'image du Protectorat : hors d'âge et sans force. Je quittai donc mon observatoire et revins dans mon bureau où je signai quelques papiers parfaitement inutiles, parce que devenus sans objet. Mon esprit était ailleurs.

Les clameurs se poursuivirent encore quelques temps. Puis je les entendis s'éloigner dans la direction de l'Arset el Mâach.

Un Maroc nouveau, auquel, brutalement, j'étais devenu étranger, venait de naître sous mes yeux et de se manifester dans toute son exubérance... A partir de ce jour, sur mon ordre, le drapeau marocain, seul, fut hissé au mât de la porte d'entrée du Dar Zniber. Je me fis remettre le français : il serait le dernier à flotter dans la ville de Marrakech, sur la porte du palais de la Bahia, qui allait

devenir le siège de la délégation de l'ambassade de France. Le vieux « Bureau régional » avait vécu. A Marrakech, le protectorat français allait mourir là où il était né : dans le palais de Ba Ahmed : la Bahia.

Et les jours succédèrent aux jours, dans l'ambiance survoltée de la toute neuve indépendance. On trouvait le portrait du sultan partout, dans toutes les boutiques, sur tous les murs de la ville, et jusque sur les étalages des marchands forains, sur la place Jemâa el Fnâa. C'en devenait obsédant. Personne ne parlait du « sultan », mais du « roi », du « malik », titre qu'il porte toujours d'ailleurs.

Le pacha n'était plus sorti de son palais depuis son retour de la Celle-Saint-Cloud. Je savais qu'il avait résigné tous ses commandements, toutes ses fonctions... et qu'il attendait la mort. Mon excellent ami, le docteur Jaccoud, qui le soignait, ne m'avait pas caché que son état de santé déclinait de jour en jour, qu'il se « desséchait », se « momifiait », et que sa fin était proche. A plusieurs reprises, j'avais essayé d'obtenir directement des nouvelles du malade en téléphonant au palais. Mais personne ne répondait plus au bout du fil.

La nouvelle éclata le lundi 23 janvier en fin d'après-midi : le pacha était mort... à 15 h 30... Elle provoqua en médina une émotion intense. On s'attendait à une explosion de joie populaire, en rapport direct avec celle qui avait salué le retour du roi. On pensait que le comité local de l'Istiqlal allait organiser des manifestations pour célébrer la mort du « tyran », du « chef féodal traître à son roi ». Il n'en fut rien (2). Les commerçants baissèrent les rideaux de leurs échopes mais la ville resta calme. Tout de suite, au contraire, des piquets de militants nationalistes vinrent renforcer les assès de la police municipale et parcoururent les rues de la ville pour y maintenir l'ordre. Certains même, se mirent à la disposition des officiers contrôleurs d'arrondissements encore à leur poste !

Conformément à la coutume musulmane, les obsèques furent organisées dans les plus brefs délais. Elles eurent lieu le lendemain du décès, soit le 24 janvier 1956. Le pacha avait exprimé le désir d'être enseveli dans la mosquée de Sidi Mohamed ben Slimane, au cœur de la ville, au milieu des siens, près de son frère, Si el Madani, le Fqih, qui, en son temps, avait « fait » un sultan, Moulay Hafid, pour remplacer Moulay Abdelaziz. Thami avait voulu imiter son aîné, mais les temps avaient changé et il avait échoué. Et son échec avait entraîné la ruine de sa maison.

Après les événements tragiques qui venaient de déchirer le Maroc, le problème des honneurs funèbres à rendre à la dépouille mortelle du pacha « traître à son roi » que fustigeaient à l'envi les dirigeants de l'Istiqlal, posait quelques difficultés d'ordre protocolaire. L'accord cependant s'établit assez rapidement entre le Palais et la Résidence générale, devenue depuis peu l'ambassade de France au Maroc. A la Celle-Saint-Cloud, le roi n'avait-il pas publiquement pardonné au vieil homme qui s'humiliait ? Et celui-ci n'était-il pas grand'croix de la Légion d'honneur, décoré de la médaille militaire ? La France ne pouvait pas

---

(2) *Il n'en sera pas de même quelques mois plus tard, en mai, lorsque des commandos de l'armée de libération, le « Jich et Tahrir » entreprirent de « purger » la ville de tous ceux qui étaient accusés d'avoir « collaboré » avec la France et le pacha. Plusieurs de nos plus fidèles amis, dont le fqih Bou Reqba, ancien ministre des Habous de Moulay Arafa, furent brûlés vifs à Bab Doukkala. Je peux, hélas, témoigner qu'une odeur de chair brûlée flottait sur la ville.*

Ces événements sanglants se passèrent alors que le nouveau gouverneur de la ville, Si Mohamed Skalli, venait de prendre ses fonctions. Je ne crois pas qu'il fut de connivence avec les assassins ; mais il ne fit rien pour les empêcher de commettre leurs crimes... Nous non plus, d'ailleurs...

A cette même époque, l'un des fils du pacha, Si Hassan, le peintre, et son épouse, dont je ne me rappelle plus le nom, qui était égyptienne vinrent me demander asile à la Bahia pour fuir les sbires qui les recherchaient, et qui, grâce à Dieu, n'osèrent pas franchir les portes de la « Délégation ».

Sur les horreurs de cette « épuration ». lire « el Glaoui, dernier seigneur de l'Atlas », par Gavin Maxwell, un Anglais qui ne peut être surpecté de sympathie à notre égard.

oublier les services éminents du pacha pendant la guerre 1914-1918. Il avait été, avec le Goundafi et le M'touggi, l'un des artisans, et non le moindre, de cette « politique des grands caïds », qui avait permis au maréchal Lyautey de tenir sans effectifs importants les vastes territoires de l'Atlas occidental et du Souss, maintenant dans la paix, malgré les intrigues de l'Allemagne, une partie considérable de l'Empire.

Il fut donc convenu que les honneurs militaires seraient rendus au grand dignitaire de la Légion d'honneur, en présence de M. André Dubois, ambassadeur de France, qui prendrait la parole, et de Si Lahcen el Youssi, ministre de l'Intérieur du gouvernement marocain... qui garderait le silence.

Le problème protocolaire réglé, restait à résoudre celui de la sécurité. Et il était particulièrement ardu, du fait que la cérémonie se déroulerait au cœur de la médina, sur une petite place du Riad el Arouss. Le général Bazillon se mit à la tâche et réunit un petit état-major de crise au P.C. de la Division. Mettant en pratique les vieilles recettes éprouvées du baroud en terre marocaine, il décida que le cortège officiel ne reviendrait pas sur ses pas après la cérémonie funèbre. Et l'itinéraire fut tenu secret aussi longtemps qu'il fut possible. Le colonel de Saint-Bon, qui avait commandé en second le 3e G.T.M., pendant la guerre et commandait alors le 2e R.T.M., fut chargé de la sécurité sur tout le parcours des... V.I.P. Le colonel de Saint-Martin, l'adjoint du général, resterait au P.C. prêt à répondre à tout appel et à faire face à toute éventualité. Le colonel Blondeau, commandant le 2e R.S.M., rendrait les honneurs à la dépouille du pacha, avec l'étendard de son régiment et le drapeau du 2e R.T.M.

Et quand tout fut paré, on attendit... dans le même état d'esprit qu'ont tous les responsables des services de sécurité quand un hôte de marque vient les mettre sur le gril...

Et c'est ainsi que, le 24 janvier 1956, par une splendide matinée du merveilleux hiver marocain, le pacha Si el Hadj Thami el Mezzouari et Glaoui traversa pour la dernière fois les ruelles étroites de sa bonne ville pour se rendre au lieu de son éternel repos.

Conformément aux dispositions arrêtées la veille, l'étendard du 2e R.S.M., le drapeau du 2e R.T.M. avec leurs gardes, l'ensemble aux ordres du colonel Blondeau, étaient disposés sur une petite place du Riad el Arouss, à mi-chemin environ entre le palais du pacha et la mosquée de Sidi Mohamed ben Slimane, face à une petite estrade tendue de rouge et de tricolore, autour de laquelle se placeraient les personnalités.

La place était déjà noire de monde lorsque le cortège officiel apparut. L'ambassadeur était accompagné du général Burgound, commandant supérieur des troupes du Maroc, du général Bazillon, dont j'imaginais l'œil aux aguets derrière ses lunettes noires, du général Méric, de notre maison, du général La Chênelière commandant l'Air au Maroc, et, les précédant aux côtés de M. Dubois, du caïd Si Lahcen el Youssi.

Les militants de l'Istiqlal, reconnaissables à leur brassard rouge, avaient peine à maintenir libre le passage du cortège mortuaire et l'espace où s'arrêterait le corps du pacha, entre les emblèmes nationaux et la tribune, pendant le discours de l'ambassadeur de France.

J'étais moi-même au milieu de la foule, à quelques mètres seulement des premiers rangs. Je ressentais une impression étrange à me trouver mêlé à cette foule marocaine en une telle circonstance. Nulle animosité, nulle hostilité. Il semblait que chacun avait conscience de l'importance historique du moment : avec la mort du Glaoui, c'était tout un chapître de l'histoire du Maroc qui s'achevait, sur l'apothéose de la dynastie alaouite. C'était aussi un curieux spectacle, de voir un ambassadeur de France, un ministre marocain, trois ou quatre généraux français, escortés par ces « résistants », venus pour la plupart de Casablanca !

Je ne crois pas — mais je n'en suis pas certain — que l'ambassadeur et sa suite vinrent comme il est réglementaire, saluer les drapeaux. Il me semble qu'ils prirent position, immédiatement, autour de la tribune, tandis que la fanfare des spahis ouvrait le ban et rendait les honneurs.

La foule était de plus en plus dense. Des curieux se pressaient sur les terrasses sans que personne se souciât de les faire évacuer. Les risques d'un

attentat étaient pourtant considérables, dans cette ville enfiévrée qui vivait une double libération : indépendance nationale retrouvée et disparition du terrible pacha qui si longtemps la tint sas ménagement dans sa poigne de fer. Mais non, rien ne paraissait devoir troubler le calme de cette foule où Français et Marocains se trouvaient rassemblés. Je distinguais de ci, de là, des militants nationalistes, assurément ravis de rendre, à leur manière, les derniers honneurs à leur vieil ennemi. Revanche exaltante sur les méthodes radicales qu'il avait employées contre eux, mais maintenant ridicules, pour faire régner « son » ordre dans la ville.

Le silence se fit soudain plus pesant, brusquement cassé par les commandements militaires figeant les hommes au « Présentez... armes ». Le cortège arrivait.

Au cours de ma carrière, j'ai souvent eu l'occasion d'assister à des enterrements musulmans et j'ai toujours été frappé, et touché, par l'extrême sobriété de ces cérémonies. Mais, s'agissant aujourd'hui d'un personnage aussi considérable que le pacha el Hadj Thami el Glaoui, je pensais que peut-être le cérémonial serait modifié et qu'un certain apparat présiderait à ses obsèques, auxquelles assistaient le représentant personnel du souverain et l'ambassadeur de France. Il n'en fut rien. Et rien ne distingua cet enterrement de celui de n'importe lequel des croyants, si ce n'est l'importance de la foule qui accompagnait le défunt à sa dernière demeure.

Le corps du pacha était allongé sur la civière de bois blanc, le « mahmal » que l'on trouve dans toutes les mosquées, et qui, peut-être, avait servi la veille pour le plus humble des mendiants de la ville Quatre hommes la portaient, chacun de ses pieds reposant sur un coussinet de cuir posé sur leur tête. Les quatre hommes avançaient à petits pas glissés et le cadavre donnait l'impression d'avancer dans une marche irréelle au-dessus de la foule. De ma place, je distinguais mal le corps, mais, dominant mes voisins de la tête, je remarquai qu'il était enveloppé très étroitement, dans un linceul noir, que je pris tout d'abord pour sa jellaba.

Les fils suivaient le corps de leur père, précédés, curieusement, par le commandant Arbola, mon ami et camarade de promotion, qui, en l'occurence, paraissait tenir le rôle de l'ordonnateur des pompes funèbres...

Tout le monde psalmodiait la chehada et la prière des morts, implorant pour celui qui n'avait plus besoin de celle des hommes, la miséricorde d'Allah le Tout-Puissant. Au fur et à mesure que le cortège avançait, la foule s'associait plus étroitement aux prières de la famille et la place entière bruissait de a même invocation à la clémence divine.

Lorsqu'ils furent arrivés à hauteur des autorités, les porteurs s'immobilisèrent, face à la petite estrade, le corps du pacha faisant face à l'ambassadeur. C'est dans un silence absolu que M. André Dubois prit la parole. Pendant une dizaine de minutes, il prononça un éloge funèbre qui me parut être un modèle de diplomatie, axé surtout sur les mérites passés du pacha, son activité militaire et politique pendant la guerre de 1914-18 et celle du Rif. Mérites qui lui avaient valu de recevoir des mains du Maréchal Lyautey la plaque de grand officier de la Légion d'honneur, et que les convulsions du temps présent ne sauraient effaces, etc... etc... Si Lahcen el Youssi, les fils du pacha et l'assistance entière, écoutèrent en silence, sans manifester le moindre sentiment, la traduction faite par le commandant Guermouche, de l'hommage officiel de la France à la mémoire du vieux lutteur.

Son allocution terminée, l'ambassadeur salua longuement la dépouille mortelle, que déjà les porteurs emmenaient vers le lieu de sa sépulture, pendant que s'égrenaient les notes mélancoliques de la sonnerie « aux morts » et que les drapeaux s'inclinaient.

La cérémonie était achevée. Le pacha n'était plus que l'un quelconque des croyants, disparaissant dans l'anonymat de la mort. L'immense cortège se remit en marche, dans la psalmodie recommencée des prières, et la petite place se vida lentement.

Je rejoignis le groupe des officiels, pendant que le corps du pacha, qui paraissait porté par la foule, disparaissait à nos yeux dans le premier détour de la ruelle. Me frayant mon passage, je méditais sur la leçon de profonde humi-

lité que nous donnait ce grand seigneur féodal, ami du faste le plus insolent ; qui voulait offrir un joyau à la reine Elizabeth II à l'occasion de son couronnement, qui recevait à sa table tous les puissants de ce monde, dont Winston Churchill n'était pas le moindre, et qui rejoignait sa dernière demeure comme le plus obscur des mortels. Nous n'avons pas, nous, chrétiens, ce respect de l'égalité devant la mort.

L'ambassadeur, les généraux, paraissaient, comme nous tous, un peu désemparés par le déroulement et la fin de cette cérémonie. Les musulmans ensevelissaient l'un des leurs, et nous, les chrétiens, nous restions là, avec nos drapeaux qui ne signifiaient rien pour eux... Et plus personne ne s'occupait de nous.

La coupure, déjà, était faite...

(Extrait de mes souvenirs : « Souvenirs III » sur la fin du protectorat français au Maroc, rédigés à Meylan en 1977-1978).

—□—

POST-SCRIPTUM. — Cet été, par un curieux hasard, j'ai retrouvé un livre que j'avais acheté à Rabat le 10 octobre 1926 ! J'avais 17 ans, j'entrais en classe de philo et j'emportais, pour meubler mes soirées à l'internat du lycée Gouraud, un livre des frères Tharaud : « Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas ».

Je ne pouvais évidemment me douter que, trente ans plus tard, je serais le dernier représentant à Marrakech, du régime de protectorat, dans le palais de Ba Ahmed, la Bahia, si minutieusement et si poétiquement décrit dans ce livre.

Redécouvrant l'ouvrage, je l'ai lu avec avidité car, à chaque page, accouraient à ma mémoire des images nouvelles. Et pourtant, les frères Tharaud l'ont écrit en 1920. Les seigneurs de l'Atlas, à cette époque, ce sont le Zaïani, le Glaoui et le M'touggi. Mais le personnage central du livre est Si Madani Glaoui, le Fqih, fils de Hadj Mohammed ben Hammou, le « Tibibt », et frère aîné de Thami, tous les deux fils de la même mère, Lalla Zohra, plus affectueusement connue des siens sous le nom de « Oum el Kheir », la « Mère de l'abondance ».

De leur plume colorée, les auteurs retracent les étapes de la vie mouvementée, aventureuse, de Madani, l'aide si opportune qu'il apporta, avec son jeune frère Thami, à la mehalla épuisée et recrue de fatigues de Moulay Hassan rentrant du tombeau de Moulay Ali Cherif dans le Tafilalet, le jeu de bascule qu'il mena entre le sultan de Fès Moulay Abdelaziz, et celui qu'il avait « fait » à Marrakech, Mouïay Hafid, les deux décisions historiques enfin, qui devaient asseoir la puissance de la famille : le soutien à Moulay Youssef contre el Hiba en 1912, et la fidélité proclamée à l'égard de la France aux heures critiques de 1914, à l'imitation du souverain.

Ce sont là faits d'histoire qui n'ont pas grande importance ici. Ce qui m'intéresse davantage, par contre, c'est le récit de la mort et des obsèques du Fqih, en 1918, tant la similitude est grande entre les derniers jours des deux frères.

Jérôme et Jean Tharaud attribuent le décès de Madani au chagrin que lui causa la mort brutale de son fils préféré, Abdelmalek, tombé quelques mois auparavant dans un combat mené à nos côtés, contre le marabout Sidi Mah, chef de la zaouïa Ahansal, encore rebelle à l'autorité du sultan. On ne manquera pas de rapprocher cette mort au combat de Si Abdelmalek de celle de son cousin germain, le lieutenant el Mehdi el Glaoui, tombé à nos côtés aussi, à Cassino, en 1943.

Mais il convient de laisser la parole, maintenant à mes deux éminents prédécesseurs en... chronologie marocaine :

« Il n'y a plus à espérer maintenant que le marabout de l'Ahansal vienne faire sa soumission. Le voudrait-il, il ne le pourrait plus. Après cette mort d'Abdelmalek, le voici plus que jamais prisonnier de ses tribus, et de son pouvoir mira-

culeux. Quant à nous, il ne peut être question de nous engager plus avant dans ces gorges de montagnes, où quelques hommes résolus tiendraient en échec une armée. Il faut revenir sur nos pas et franchir de nouveau, sous une chaleur accablante, la montagne et la plaine fastidieuse que j'ai traversée l'autre jour au pas de mon cheval endormi...

En entrant dans la ville, je tombai sur une foule imprévue. Il n'y avait guère qu'un enterrement, et l'enterrement d'un très grand personnage, qui pût mettre ainsi dans les rues, à cette heure ensoleillée (il était neuf heures du matin), tant de cavaliers et de piétons. Mais certes, j'étais loin de penser que le défunt dont cette multitude accompagnait la dépouille, c'était Si Madani Glaoui !

Il était mort le matin même. Le trépas d'Abdelmalek avait achevé de ruiner ce qui lui restait de vie. Après avoir quitté sa harka, il s'était fait conduire en automobile à Demnat, pour y visiter le tombeau où l'on avait placé son fils. De retour à Marrakech, il s'étendit sur un matelas, demeura là deux jours, malade, sans que personne autour de lui, soupçonnât qu'il était si près de sa fin. Dans une chambre voisine, une dizaine de tolba, ses lecteurs habituels, lisaient tous ensemble, à haute voix des chapîtres différents du Coran, afin qu'une lecture complète du livre attirât sur sa demeure, la bénédiction divine. La nuit dernière, son état s'était brusquement aggravé. Ses frères accoururent auprès de lui. A peine étaient-ils arrivés qu'il rendit l'âme, sur les quatre heures du matin.

Cinq heures ne s'étaient pas écoulées depuis que le Glaoui était mort, et toute la ville suivait déjà sa dépouille, car un cadavre est chose impure en Islam et on s'en défait au plus vite pour qu'il ne souille pas la maison. Perdu dans cette foule immense qui s'écoulait avec peine dans le lacis des rues étroites j'étais très éloigné de la tête du cortège, et n'entendais que par instants la voix des confréries qui précédaient les porteurs en chantant, — Aïssaoua, Hmadcha, Guenaoua, Tidjana, Derkaoua, et bien d'autres adeptes encore de quelque saint de l'Islam — dont les prières particulières se confondaient en une rumeur unanime et monotone, une mélopée de plain-chant, très peu différente, j'imagine, de celle que promenait par les places, les ruelles et les rues de Paris, une procession du Moyen-Age.

La mosquée de Moulay Slimane (un des sept patrons de la ville) où l'on portait pour l'inhumer le corps du Madani, est située au fond du quartier le plus secret de Marrakech. Des ruelles complices, remplies de silence, des impasses profondes, des voûtes mystérieuses, des fontaines qui s'abritent sous de très vieux berceaux de vigne ; peu de boutiques ; quelques rares éventaires où de vieilles négresses vont acheter de la bougie, du sucre, de la menthe et du thé ; de belles demeures insoupçonnées qu'habite une bourgeoisie dévote. Bref, un endroit très « vieil Islam » où jamais un Européen n'a l'idée de s'égarer. C'était là le séjour que le Glaoui avait élu pour être le lieu de son repos. Combien ce choix en disait long sur les sentiments de sa mort ! Après bien des vicissitudes, ce grand seigneur berbère était devenu notre ami, et cette amitié, hier encore, il l'avait scellée par le sang de son fils Abdelmalek. En apparence du moins, notre civilisation l'attirait. On le voyait avec empressement nous emprunter nos dernières inventions. Son palais était éclairé à l'électricité. Il se servait du téléphone. Il possédait plusieurs automobiles. Et jusque dans son âpre château de Telouet, au-delà des crêtes de l'Atlas, j'ai entendu résonner d'une façon bien étrange, au milieu de la neige et des siècles, les fausses notes d'un piano ! Tout cela n'a pas empêché qu'entre tant de mosquées où il pouvait avoir son tombeau, il ait choisi la plus lointaine, la plus à l'écart des étrangers...

Au retour de l'enterrement du Glaoui, en arrivant dans le jardin de ma maison, j'aperçus, au fond d'une allée, une vieille négresse qu'on employait d'ordinaire à tirer de l'eau du puits. Accroupie au-dessus d'un parterre en contre-bas, elle tenait des discours aux plantes qu'elle était chargée d'arroser. Puis, se redressant lentement, elle les exhortait de la main à s'élever de terre avec elle ; et comme si les plantes dociles obéissaient à ses incantations et que les tiges avec les fleurs étaient montées à la hauteur de sa bouche, lorsqu'elle fut tout à fait debout, elle leur envoya des baisers... Eut-elle alors le sentiment qu'il y avait quelqu'un derrière elle ? Elle se retourna, m'aperçut, et confuse sans doute d'avoir été surprise, elle s'en alla dans une allée voisine, emportant avec elle sa vieille âme bizarre, faite à l'image, me sembla-t-il, du profond quartier secret que le puissant seigneur de l'Atlas avait choisi entre tous pour y passer l'éternité...

Pourquoi le souvenir de la vieille négresse accroupie dans mon jardin et appelant à son aide les jnoun de la terre pour faire pousser les fleurs et lui éviter de tirer des seaux d'eau, me revient-il ainsi à la mémoire, toutes les fois que je songe à Marrakech ? Pourquoi ? Je ne saurais le dire. Pourquoi y a-t-il des bruits, des couleurs, des parfums, où de vastes nappes du passé sont mystérieusement enfermées, et qui soudain, en effleurant l'esprit, y ressuscitent par miracle le temps évanoui ? »

Jérôme et Jean THARAUD
« Marrakech, ou les Seigneurs de l'Atlas »
Paris, 1920 - Plon

Allah i-rahm-houm b-zouj !
MEYLAN, janvier 1980
Jean SAULAY.

MAINTENEZ-VOUS EN FORME

Venez à Carnac

THERAPEUTIQUES MARINES POUR ARTHROSES
RHUMATISMES
RÉÉDUCATION

LE MEILLEUR ACCUEIL VOUS SERA RESERVE

CENTRE DE THALASSOTHÉRAPIE DE CARNAC

Agréé par la S.S.

Route de l'Atlantique - B.P. 83 - 56340 CARNAC
Directeur général : Georges BOYER de LATOUR - Tél. (97) 52.04.44

Activités de la Koumia

Pendaison de la crémaillère

● Le 18 décembre 1979, le Secrétariat général a pendu la crémaillère de ses nouveaux locaux, aimablement mis à sa disposition par notre assistante sociale, Mme Brault-Chanoine, secrétaire générale de l'association « Les Parents des Tués », 14, rue de Clichy à Paris (9e).

Nos présidents d'honneur, le général Leblanc, le général de Saint-Bon et le général Turnier, ont honoré de leur présence cette manifestation, à laquelle ont participé notre président, le général Feaugas, le général Wartel, M. Léonet, ainsi que les membres du Conseil d'administration : Mme Brault-Chanoine, MM. de Chaunac, de Ganay, Georges Gautier, Huchard, Mardini, de Mareuil, Merchez, Muller, Picardat, Trouillard, Winter, auxquels s'étaient jointes Mme de Lignères, secrétaire de l'Association des Descendants, et notre secrétaire, Mme Nechelput.

Ravivage de la Flamme

● Le 20 décembre 1979, la Flamme du Soldat inconnu a été ranimée par la Koumia, avec son drapeau et son fanion. Encadré par une cinquantaine de camarades, le général Geaugas a déposé une gerbe sur la tombe du Soldat inconnu et le général de Saint-Bon en a ranimé la flamme.

C'était la première fois que la Koumia avait l'honneur de participer, seule, à cette cérémonie, qui n'en a été que plus émouvante, autant par son objet que par le nombre important de ses membres présents.

Nous rappelons à cette occasion, que le 11 mai 1980, à 18 heures, la Koumia ranimera la flamme aux côtés du C.E.F., sous la présidence de Madame la Maréchale Juin. Nous demandons à tous ceux qui le pourraient d'être présent à cette cérémonie pour y témoigner notre fidélité au souvenir de « notre Maréchal » et de ses soldats, nos camarades.

Anniversaire de la libération de Saint Amarin

Le 27 novembre 1944, le 2e Tabor (lieutenant-colonel HENRY) du 1er G.T.M. (colonel LEBLANC) reçoit la mission de s'emparer de la ville de Saint-Amarin, dans la région de Dolleren-Sewen (Haut-Rhin).

Le 2 décembre 1944, le 51e goum, commandé par le capitaine GASTINE, dont l'officier adjoint est le sous-lieutenant PASQUIER (1) aborde Saint-Amarin avec l'appui d'un peloton de chars de la 5e division blindée.

L'attaque de Saint-Amarin est couronnée de succès, mais au prix de lourdes pertes. Puis, aussitôt après, le régiment du Morvan relève le 51e goum.

L'anniversaire de la libération de Saint-Amarin a été célébré le 13 janvier 1980, en présence de M. J.-P. SOISSON, ministre de la Jeunesse et des Sports et président d'honneur du régiment du Morvan, avec la participation d'une importante délégation, conduite par le commandant Pasquier.

Avec les délégations du régiment du Morvan et de la 5e D.B., la représentation de la Koumia a été reçue avec une ferveur émouvante par toute la population de Saint-Amarin ayant à sa tête son maire, qui lui réserva un accueil particulièrement chaleureux et lui ménagea un contact fort utile auprès de la presse.

C'est ainsi que, malgré les erreurs habituelles, les journaux locaux ont pu rappeler à leurs lecteurs ce qu'avaient été les goumiers marocains et, en particulier, ceux du 2e tabor.

Aussitôt après le ministre, le commandant Pasquier a déposé, au nom de la Koumia, une gerbe au pied de la stèle érigée à la mémoire des 5e D.B., 51e goum marocain, 2e tabor, régiment du Morvan.

Par ailleurs, le lieutenant MAVON, ancien du 51e goum, a déposé une gerbe devant la plaque portant les noms des deux sous-officiers et des six goumiers (2) tombés à proximité de la pharmacie.

Ces cérémonie sse sont déroulées en présence de toutes les autorités : ministre, préfet du Haut-Rhin, délégués militaires, parlementaires, etc...

Après les discours et avant le banquet, un vin d'honneur a été servi, au cours duquel le commandant Pasquier a remis au maire une médaille des Goums qui sera exposée dans une vitrine, à la mairie.

Puis le commandant Pasquier prononça une allocution, dans laquelle il expliqua — ce qui était fort utile — ce que furent les goums marocains, leur origine et leur participation aux différentes campagnes de 1942 à 1945, puis en Indochine.

La ville de Saint-Amarin ayant constitué un musée sur les deux dernières guerres, son conservateur viendra rendre visite, à Montsoreau, au commandant Pasquier, qui lui remettra quelques souvenirs.

Etaient présents à ces cérémonies :
— le commandant et Mme Pasquier, MM. Boucheny, Maurice Besnard, M. et Mme Feuillard, M. et Mme Gérard, MM. Girardot, Leduc, Linbach, Lombard, M. et Mme Mavon, M. et Mme Mazzolini, MM. Moury, Reeber, Romani, Pernoux, M. et Mme Saintain, M. et Mme Scotton, MM. Thomas, Vernet, Jouve, ancien professeur au collège berbère d'Azrou, capitaine de réserve commandant la 6e Cie du 1er R.T. à Thann, invité du commandant Pasquier, et Mme Jouve.

— M. Xavier DENIAU, maire d'Escrignelles et ancien du 1er G.T.M., qui avait été grièvement blessé dans le secteur, avait été invité à participer aux cérémonies.

—o—

Très touché par cette invitation, M. Deniau a profondément regretté d'être dans l'impossibilité de se trouver au milieu de ses camarades de guerre.

---

(1) Administrateur de la Koumia et directeur du musée des goums à Montsoreau.

(2) Adjudant Henriot, sergent-chef Marcel Bussing, moqqadem Ali ou Hamou, goumiers Saïd ou Moha, Abbès ben Abedesselem, Mohan ou Mohamed, Moha ou Hamou, Mohand ou Ali.

Monsieur le Ministre,
Monsieur le Préfet,
Monsieur le Maire,
Messieurs les Parlementaires,
Monsieur le Doyen,
Messieurs les Présidents d'Associations d'Anciens Combattants,
Mesdames, Messieurs,

Au nom de la « KOUMIA », notre association des Anciens des Goums Marocains et Affaires Indigènes en France, je remercie Monsieur le Maire et la Municipalité de Saint-Amarin, d'avoir bien voulu organiser ces émouvantes cérémonies du souvenir et nous permettre, ainsi, de rendre hommage à ceux de nos camarades tombés pour la libération de la ville, sans oublier tous ceux, Goumiers, Tirailleurs, Fantassins, Cavaliers ou Artilleurs, tombés dans la vallée, et aussi de faire connaissance avec ceux qui nous ont relevés. J'ai nommé le « Régiment du Morvan », dont de très nombreux représentants sont parmi nous.

Merci également à la population, d'entretenir avec autant de fidélité la stèle et la plaque, rappelant le souvenir de nos camarades tombés lors des combats qui se sont déroulés ici le 2 décembre 1944. Nous n'avons pas oublié le vibrant accueil qu'elle nous a réservé, lorsqu'il y a 35 ans, venant de la montagne berbère marocaine, après avoir combattu en TUNISIE, en CORSE, en SICILE, à l'ILE d'ELBE, à CASSINO, en TOSCANE, en PROVENCE, dans les ALPES, à BELFORT et enfin dans les VOSGES, nous débouchions dans cette vallée.

Il faut bien le dire, un peu usés, mais pleins d'espoir, sur l'issue des combats que nous avions commencés, deux ans plus tôt, et au cours desquels les 4 GROUPES de TABORS MAROCAINS avaient déjà perdu 1.200 tués et plus de 6.000 blessés. Mais, bien qu'à plus de 2.000 kilomètres de nos bases, nos effectifs étaient maintenus. Ils nous permettaient encore de faire bonne figure au sein de la Première Armée Française, constituée par le Maréchal de LATTRE, après avoir amalgamé à l'Armée d'Afrique ceux qui, comme votre Régiment du Morvan, venaient de la Résistance.

N'ayant pas eu le loisir d'expliquer à vos anciens ce qu'étaient les GOUMS, cette troupe bizarre, qu'ils voyaient déferler dans leur vallée, le 2 décembre 1944, je vais essayer de le faire très brièvement, pour les jeunes qui nous font l'honneur de leur présence, et aussi pour les moins jeunes.

Le GOUM était une unité légère à effectif d'une compagnie, encadré par un officier et quelques sous-officiers français. Certains ont été formés dès le début de notre présence au Maroc, pour y faire appliquer les clauses du protectorat. Unités supplétives à la charge du budget local. Il m'a été demandé pourquoi leurs fanions portaient une queue de cheval. C'est qu'ils étaient mixtes et comprenaient des cavaliers et des fantassins.

Le goumier s'enrôlait volontairement pour un an, il avait une solde mensuelle, se nourrissait et habitait avec sa famille, dans les casernements du poste auquel il appartenait. Son rôle était celui d'un gendarme, mais il n'était pas formé pour se battre sur un territoire extérieur.

Cependant, dès 1939, les goumiers furent mis en condition et plus sérieusement encadrés, afin de pouvoir remplacer les régiments marocains envoyés sur le front français. Leur nombre fut porté de 57 à 120. Certains furent engagés à la frontière tuniso-libyenne, contre les Italiens.

Après la débâcle de 1940, ils furent démilitarisés et prirent l'appellation de MEHALLAS CHERIFIENNES et l'encadrement fut mis en congé d'armistice avec un statut civil.

Mais le général GUILLAUME, en accord avec le général NOGUÈS, décida de les entraîner clandestinement afin de pouvoir disposer de quatre groupes de Tabors Marocains, susceptibles d'entrer dans la composition du Corps de bataille, dès l'arrivée des Alliés en Afrique du Nord. C'est ainsi que, pendant les années 1941 et 1942, avec l'armement collectif caché ou prêté par les troupes régulières, nous avons joué au chat et à la souris avec les commissions d'armistice allemandes et italiennes, afin d'instruire ces hommes en vue de leur participation à la libération du Pays.

Cette troupe extrêmement légère, robuste et résistante, avec un sens inné du combat en montagne, a réussi les plus extraordinaires exploits. Les grands chefs alliés lui ont fait de très nombreux éloges, nos adversaires ont reconnu sa bravoure et sa loyauté.

Que sont-ils devenus ? Après une période d'occupation, ils sont rentrés au Maroc, où ils pensaient jouir de la paix. Mais 11 Tabors furent envoyés en Extrême-Orient. C'est ainsi que le 51° Goum, qui a libéré cette ville, se trouvait à CAOBANG (Tonkin) en octobre 1950, l'officier adjoint n'étant autre que le lieutenant BEUCLER, notre ancien ministre des Anciens Combattants. Puis ils ont été dissous en 1958, pour former l'Armée royale marocaine.

Je voudrais aussi vous dire, car il faut que cela se sache, que nous avons été particulièrement marqués par nos combats d'Italie où nous avons acquis notre réputation au sein du Corps Expéditionnaire commandé par le général JUIN, combats au cours desquels l'Armée Française a retrouvé ses titres de noblesse. Alors que l'Europe fait des efforts pour s'organiser, nous nous rassemblons, tous les cinq ans, avec nos adversaires d'hier, et cela depuis 1960, sur les lieux de nos combats, pour honorer ensemble la mémoire des 6.000 soldats français et les 22.000 allemands, inhumés dans les cimetières militaires de CASSINO.

Je termine en m'excusant d'avoir été un peu long dans mon propos, mais, avec mes camarades des Goums Marocains, présents ici aujourd'hui, qu'ils aient abordé la vallée à WILDENSTEIN, à KRUTH, à SAINT-AMARIN, ou à THANN, nous vous disons à tous merci d'avoir bien voulu nous permettre de vous raconter l'épopée à laquelle nous avons eu l'honneur de participer, avec nos amis marocains pour la libération de la Patrie, épisode d'histoire, malheureusement peu connu de nos compatriotes. Mais nous faisons confiance aux jeunes qui nous ont écouté, pour qu'ils gardent le souvenir de ceux qui ont donné leur vie afin qu'ils puissent vivre en paix.

Vive Saint-Amarin,

Vive l'Alsace,

Vive la France.

Saint-Amarin, le 13 janvier 1980.

LA VIE DES SECTIONS

ALSACE

- Du 11 au 27 octobre, s'est tenue dans le hall du siège de Rhin et Moselle (Assurances françaises à Strasbourg) une exposition d'aquarelles dues au pinceau de Brigitte DARRIEUS, fille d'officier, nièce du général Wartel et filleule du colonel Chéruit.

  Sa personnalité s'inscrit dans ses tableaux où s'exprime, par une couleur gaie, son goût pour la campagne.

  Elle s'est initiée à la peinture à l'Ecole du Louvre, a commencé par pratiquer la restauration de tableaux anciens et crée, actuellement, des fers originaux de dessins héraldiques, qui ornent les rééditions de livres devenus introuvables.

  Après une exposition à Paris, à l'hôtel Nikko, ses tableaux vont être exposés à Berlin et nos camarades de la Koumia de Strasbourg, invités au vernissage, ont pu apprécier ce jeune talent.

—o—

- Le général BABILLON, suivant les traces du général Merlin, vient de rejoindre les rangs de Rhin et Moselle - Assurances françaises comblant ainsi le récent retrait du général Feaugas, placé dans le cadre de réserve de la Compagnie.

  Les deux nouveaux généraux de Rhin et Moselle - Assurances françaises ont tous deux rejoint les rangs de la Koumia.

☆

CORSE

- Notre camarade Xavier COLONNA, maire de Calvi, a accepté de prendre en charge la section Corse. Qu'il en soit vivement remercié et chaleureusement félicité.

MARSEILLE

REUNION DU 21 OCTOBRE 1979

Les camarades de la section de Marseille se sont retrouvés le dimanche 21 octobre 1979, au cours d'un excellent repas que notre ami, le commandant Neigel, avait remarquablement organisé à l'hostellerie des Cèdres, à la Barbin, près de Salon-de-Provence.

Par cette belle journée d'automne, plus de 70 des nôtres s'étaient donné rendez-vous à cette occasion.

Autour du président Filhol avaient pris place le colonel et Mme Verlet, et, sans distinction de grade, M. Aubert, M. et Mme Baes, M. et Mme Béra, M. et Mme Blanchard, M. et Mme Bonachéra, M. et Mme Bonfils, M. et Mme Brian, M. et Mme Brinès et leurs amis, M. Brion, M. Busi et un ami, M. et Mme Caron, avec leur fille et leur gendre, M. et Mme Chollet, M. et Mme Desbrosse, M. et Mme Dubarry, M. et Mme Dubus, M. et Mme Duhoo, M. et Mme Galline, M. et Mme Goulé, M. et Mme Lavoignat, Mme Khali, Mme Lasserre, de la section du Sud-Ouest, M. et Mme Le Bachelet, M. et Mme Lejard, M. et Mme Merlin, M. et Mme Neigel, M. et Mme Ocamica, M. et Mme Para, M. et Mme Potier et leur fille, Mme Recolin, Mme Enderlin, M. et Mme Sarrazin, ainsi que le commandant et Mme Boyer de Latour, représentant les Descendants.

De nombreux camarades s'étaient excusés : Mme Bacus, Barbaise, Beau, Bertany, Mme Bridot, Chaumaz, Collas, Mme Coudry, David, Debril-Loiseau, Delafon, Delhumeau, Ettori, Mme Fabritius, Fermaud, Ferré, Foucquart Fournier, Franceschi, Gilles, Héran, Honoré, Iriard, Mme Ithier, Jaloszynski, Labbat, Mme Lancrenon, Loiry, Dr Léger, Léger, Mme Legoux, Lelièvre, Martin, Menet, Nicloux, Pataine, Pertin, Quinty, Mme Rey, Richaud, Rommens, Setti, Mme Sirvent, Téruel, Mme Thomas, Tivolle, Valo, Vitu, général Wartel, les colonels Reymond et Hoock et, parmi les descendants invités, J. et P. Feaugas, D. et M. Goumy, Gilbert.

En résumé, sur 114 invitations adressées, 36 participants, 48 excusés et 30 sans réponse. C'est surtout à ceux qui ne répondent pas que, par l'intermédiaire du bulletin de liaison de la Koumia, il est fait un pressant appel pour qu'ils prennent conscience de ce que leur silence est péniblement ressenti par les organisateurs qui éprouvent une grande amertume devant l'indifférence manifestée par ces camarades.

Au cours de cette réunion du 21 octobre, le président Filhol, après avoir transmis à tous les présents le salut amical adressé par notre président national, le général Feaugas, fait observer une minute de recueillement à la mémoire de deux des nôtres qui nous ont quittés récemment : le colonel Bacus, et l'adjudant-chef Sérès, aux obsèques desquels la Koumia a été présente. Leurs familles ont été sensibles aux marques de sympathie qui leur ont été prodiguées à cette occasion. Le président donne ensuite des nouvelles de ceux et celles que la maladie ou un accident retiennent éloignés : Mme Gauthier, Mme Coudry, Mme Pertin, Bedet, victime d'un accident de la circulation au cours d'un voyage en Corse.

Il adresse ses félicitations au capitaine Ocamica, actuellement au 1er R.E.C., qui vient d'être promu chevalier de la Légion d'honneur, ses compliments à M. et Mme Neigel, qui ont eu la joie d'accueillir leur cinquième petit-enfant, au foyer de leur fille Elisabeth, ainsi qu'à M. et Mme Béra, M. et Mme Duhoo, qui ont marié leur fille au cours de l'été.

Il rappelle aux camarades de la section que le Congrès national de la Koumia sera organisé par la section de Marseille les 31 mai et 1er juin 1980, à Avignon, rend compte des démarches entreprises dans cet objectif, et fait appel à toutes les bonnes volontés pour aider à l'organisation de ces journées, qui doivent être une réussite et montrer la vitalité de la section.

Il fait mention de l'accord qu'il a reçu du président national, pour la création, à l'initiative de Reffas, d'une sous-section qui aura pour mission de rassembler les anciens goumiers et A.I. qui résident dans les départements charnières, comme l'Aude, le Cantal, les Pyrénées Orientales, afin qu'ils ne se sentent pas abandonnés.

Notre réunion du 21 octobre s'est déroulée à la satisfaction de tous, dans l'ambiance fraternelle qui y règne habituellement et en félicitant tout particulièrement ceux d'entre nous qui ne craignent pas de parcourir de nombreux kilomètres pour participer à nos réunions, sans oublier Baès, qui est notre doyen, pour sa fidélité à la section dont il fut le créateur. Rendez-vous est pris pour le DIMANCHE 20 JANVIER, où nous tirerons les Rois, à l'issue du repas pris à l'Auberge du Belvédère à Eguilles, près d'Aix-en-Provence. Nous espérons nous y retrouver très nombreux.

—□—

CEREMONIES DU 11 NOVEMBRE 1979

Le 11 novembre 1979, comme tous les ans à pareille époque, une quinzaine de nos camarades de la région de Marseille se sont réunis pour aller déposer successivement une gerbe aux cimetières de Marseille, Aubagne et Gémenos, à la mémoire de nos camarades, officiers, sous-officiers, petits cadres et goumiers des 47e, 58e, 73e et 74e goums, morts au champ d'honneur les 21, 22, 23 et 24 août 1944, au cours des combats aux abords du camp de Carpiagne, de Carnoux, d'Aubagne, de Gémenos et des quartiers périphériques de Marseille.

Sont tombés : les capitaines CHAPELARD et LITAS, les lieutenants HUGUET et FRANCONY, les adjudants MERCIER, LEBLANC, VILLESEC et SCHNEIDER, et nombre de courageux goumiers, dont une cinquantaine de corps reposent encore dans les cimetières d'Aubagne et de Gémenos .

Nos camarades se sont réunis dès 10 heures, au cimetière Saint-Pierre de Marseille où ils sont allés déposer, en présence de Mme Riaucou et de son petit-fils François, une gerbe à la mémoire de notre très regretté président, le colonel RIAUCOU, avant de se rendre à Aubagne pour 11 heures, où faillirent les attendre avec quelque inquiétude, mais grand soulagement, le maire d'Aubagne, M. Garcin, entouré des officiels et de la clique des pompiers d'Aubagne.

Avaient tenu à assister à cette cérémonie : sœur Marie-Charles, et Mme Moyen, toutes deux ex-infirmières à l'hôpital d'Aubagne en août 1944, lesquelles, avec sœur Madeleine, Jeannette Négrel et notre sympathique docteur Maurice Léger — tous trois ce jour-là absents excusés — avaient à maintes reprises et pendant plusieurs mois, d'août à décembre 1944, eu l'occasion de prodiguer leurs soins dévoués à nos camarades HUOT, MERLIN et autres nombreux goumiers blessés et hospitalisés à Aubagne.

Après cette cérémonie à Aubagne, nos camarades se sont rendus à Gémenos, où, à 12 heures, ils se sont joints à la délégation du Centre de l'arme blindée et de la cavalerie du camp de Carpiagne, venue au cimetière de Gémenos honorer la mémoire de tous les combattants tombés au champ d'honneur aux abords de Gémenos, Carnoux et Carpiagne, et cela en présence du maire, des officiels et des notabilités locales.

Une gerbe de la ville de Gémenos et une autre de notre association ont été déposées au pied de la stèle dédiée à la mémoire de nos frères tombés dans les parages cités plus haut.

Un excellent repas a ensuite réuni, sous la présidence de Mme Riaucou, une douzaine de nos camarades dans un restaurant de La Bouilladisse.

REUNION DU 13 JANVIER 1980

Dimanche 13 janvier, les camarades de la section, accompagnés, pour la plupart, de leurs épouses, étaient réunis à plus de cent, autour du général Feaugas, président national de la Koumia, pour marquer les retrouvailles du début d'année et procéder à la cérémonie des Rois.

Ce rassemblement, qui avait lieu à l'Auberge du Belvédère (tenue par un ancien de la 3e D.I.A.) à Eguilles, à proximité d'Aix-en-Provence, s'est déroulé dans l'excellente ambiance qui règne habituellement. Il y avait longtemps que nous n'avions été si nombreux et on peut penser, tout naturellement, que beaucoup de camarades étaient venus pour saluer le général Feaugas et Mme Feaugas, et en même temps, les féliciter à l'occasion de la naissance, à Pierrelatte, au foyer d'un de leurs fils, de leur vingt-et-unième petit-enfant.

Après le repas, le commandant Lavoignat a projeté le film qu'il avait tourné au cours d'un voyage au Maroc, au printemps dernier et, grâce aux images qui défilaient sous nos yeux, nous avons pu retrouver des paysages qui, pour la plupart, rappelaient d'émouvants souvenirs.

Comme à l'habitude, voici la liste des présents (sans tenir compte des grades) : Aubert, M. et Mme Baès, M. et Mme Barbaize (la présence de cette dernière est à signaler, car elle prouve que Mme Barbaize a recouvré une santé longtemps déficiente), M. et Mme Bedet, M. et Mme Bertany, M. et Mme Blanchard, M. et Mme Bonachéra, M. et Mme Bonfils, Mme Borel, M. et Mme Brian, M. et Mme Brinès, Busi, M. et Mme Caron, M. et Mme Chollet, M. et Mme Colin, Dagna, M. et Mme Delafon, Delhumeau, M. et Mme Desbrosse, M. et Mme Dubus, M. et Mme Duhoo, M. et Mme Filhol, M. et Mme Franceschi, M. et Mme Galline, Honoré, Hoock, Mme Khali, M. et Mme Larousse, M. et Mme Lasserre, M. et Mme Lavoignat, Dr et Mme Léger, M. et Mme Lejard, M. et Mme Lelièvre, M. et Mme Marti, M. et Mme Merlin, M. et Mme Montjean, M. et Mme Neigel, M. et Mme Ocamica, M. et Mme Para, M. et Mme Pertin, M. et Mme Plisson, M. et Mme Potier, Reffas, Tivolle, M. et Mme Turc, M. et Mme Verlet. Beaucoup d'invités étaient également présents.

S'étaient excusés : Beau, Béra, Buravant, Mme Bridot, Brion, Chaumaz, Dr Chevrot, Mme Coudry, Couffrant, Debril-Loiseau, de Combarieu, Desvalès, Dubary, Mme Enderlin, Esclangon, Fermaud, Ferré, Fournier, Mme Gauthier, Gilles, Goulé, Hutinel, Iriard, Mme Ithier, Jaloszynski, Le Bachelet, Mme Legoux, Loiry, Mairot, Martin, Menet, Niclausse, Mme Recolin, Richaud, Rommens, Ronsin, Ruel, Sarrazin, Setti, Mme Sirvent, général Wartel (1).

---

(1) A l'occasion de cette réunion, des invitations à y participer avaient été, comme il convient, adressées à tous les descendants recensés sur le territoire de la section de Marseille. Peu d'entre eux ont répondu à cette invite, mais se sont excusés : J. Feaugas, P. Feaugas, Glibert, D. Goumy et M. Goumy. Par ailleurs, le président national des descendants, le commandant Boyer de Latour, a quitté Marseille, où il résidait, pour Carnac. Il y dirige le centre de thalassothérapie. Tous regrettent ce départ, car il va falloir pourvoir, au sein de la section, au remplacement du commandant Boyer de Latour, et un appel est lancé dans ce but, aux descendants installés dans la région.

NICE-COTE D'AZUR

REUNION DU 18 OCTOBRE 1979

Réunion sympathique, la première après les vacances d'été, où le Président étant absent, nos camarades les colonels Aspinion, Cailles, Eugène, Gilbain, Lacroix, Montgobert, Roussel, le commandant Mercier et M. Lebel ont été heureux de se retrouver sous la présidence du commandant Mathonnière.

Celui-ci annonce à tous le décès, fin mai dernier, de Mme SAMUEL, épouse de notre très regretté ami et président, le colonel Samuel, et du lieutenant-colonel GUET. Ces deux familles ont été très touchées des condoléances qui leur ont été adressées au nom de la Koumia.

Puis il lit un échange de lettres avec le colonel MONTJEAN, alors qu'il était hospitalisé, et le compte rendu dressé par le colonel Cailes, envoyé à Paris, sur la participation de la Koumia aux cérémonies organisées le 13 mai à Saint-Raphaël à la gloire de l'Armée d'Afrique. Il remercie, au nom de toute la section, notre ami Lebel qui a la camaraderie de se charger de la dactylographie de nos comptes rendus de séances. Enfin il précise que le président de Rhin et Danube, qui a l'amabilité de nous prêter ses locaux, a demandé, pour des questions d'organisation, que nos réunions aient lieu le second jeudi de chaque mois au lieu du troisième, ce qui ne soulève pas de difficultés.

Les colonels Cailles et Gilbain signalent à l'attention de tous la maison de santé ouverte à Fréjus par l'Association Jean Lachenaud. Elle reçoit les anciens militaires de tous grades et leurs familles convalescentes, ayant besoin d'une période de repos ou de rééducation fonctionnelle au tarif de la Sécurité sociale. Elle est très bien à tous points de vue : confort, soins et amabilité efficace du personnel (Tél. (90) 40.72.15).

Notre ami Lebel parle alors d'un ouvrage récemment paru sur le Sud Marocain « l'Epopée marocaine du lieutenant Henri PERRIN » aux Editions Condeau. Il l'a trauvé intéressant et digne d'être lu.

La réunion se termine vers 17 h 45, rendez-vous étant pris pour le jeudi 15 novembre.

—□—

REUNION DU 15 NOVEMBRE 1979

Le mauvais temps et l'absence d'annonce dans la presse locale en grève n'avaient permis qu'à huit camarades seulement de se réunir : le général Marchal, les colonels Eugène, Gilbain, Montgobert, Petiteau, le commandant Mathonnière, MM. Lebel et Legouix. Etaient excusés les colonels Benoist et Lacroix.

Mathonnière grand voyageur devant l'Eternel, annonce qu'il va s'absenter du 15 décembre 1979 à la mi-février 1980 pour aller à la Réunion.

Le colonel Petiteau nous fait part de la naissance de son 3e petit-fils, Romain Colin, à Cannes, le 24 octobe 1979.

Le colonel Gilbain est allé voir le colonel MONTJEAN qui se remet lentement de son accident. Il est en pleine rééducation et marche encore avec des béquilles.

Après un échange de vues amical sur divers sujets, la séance est levée vers 17 h, rendez-vous étant pris pour la réunion de décembre qui, suivant le calendrier prévu, aura lieu dorénavant le second jeudi du mois, soit le 13 décembre.

REUNION DU 13 DECEMBRE 1979

La carence du journal local qui a omis de faire passer l'avis annonçant la réunion et le manque d'accoutumance des camarades au nouveau rythme du second jeudi ont fait que nous étions six seulement : les colonels Gilbain et Nivaggioni, MM. Lebel et Legouix, toujours fidèles au poste, accompagnés de notre camarade Raoul MONTAUD, très pris actuellement par le Mouvement « Impératif de Survie » qui organise une manifestation au profit des réfugiés du Sud-Est Asiatique, et le général Marchal, président.

Etaient excusés le colonel Guermouche, souffrant, et le commandant Mathonnière voguant vers la Réunion. Il vient, paraît-il, d'être inscrit au J.O. pour le grade d'officier dans l'ordre national du Mérite.

Tout se réjouissent de cette promotion et se préparent à lui faire arroser ça à son retour !

Peu de sujets furent abordés. On remua surtout beaucoup de vieux souvenirs. Le colonel Gilbain, absent en janvier, nous promit d'animer la réunion du jeudi 14 février prochain avec une conférence et des diapositives sur « Bali et les Taradja », ce qui fut accepté avec le plaisir d'entendre un excellent conférencier !

La séance fut levée vers 17 h après un sympathique échange de vœux de Noël et de fin d'année.

☆

SUD-OUEST

I. — ACTIVITÉS

Une réunion amicale s'est tenue le dimanche 3 février 1980, à « Zegdou » — à Urrugne, en Pays Basque — chez nos amis Kerautem. Avaient répondu aux convocations adressées par notre vice-président pour l'extrême Sud-Ouest, sans souci protocolaire, le général Partiot et Mme Partiot, Dumas et Mme Dumas, le docteur et Mme Cazaugade, Bourrabier et Mme Bourrabier, Bertot et Mme Bertot, Auboin et Mme Auboin, Eyharts et Mme Eyharts, Mme Sore, Mme Meyer, Jacquinet, Masson, Boué, Jenny et Mme Jenny.

Il fut donné connaissance du carnet de famille indiqué ci-dessous et rappelé que la sous-section de Toulouse se réunissait suivant la caïda, le dimanche 20 avril prochain aux environs de Toulouse.

Eyharts a proposé une réunion amicale dans sa propriété d'Arcangues pour le 15 juin, et il a été précisé que l'assemblée générale annuelle de la section se tiendrait le 5 octobre 1980 dans le Bordelais. Sa mise sur pied a été confiée à notre ami Ponse.

II. — CARNET DE FAMILLE

NAISSANCES

SEGOLEN, au foyer de Jean-Pierre, fils de nos amis René DUMAS, le 1er septembre 1979.

AURORE, au foyer de M. et Mme Henri GUIBAUD, fille et gendre de nos amis BUAN, à Arles, le 20 octobre 1979.

STEPHANIE, première petite-fille de notre « ami des Goums », Jean-Robert PETIT, à Pau, le 24 janvier 1980.

CEDRIC, au foyer de Pierre FEAUGAS, le 8 janvier 1980, 21e petit-enfant du Général et Mme FEAUGAS.

Toute la section souhaite santé, réussite et bonheur à ces bébés.

FIANÇAILLES

LAURE, fille de Mme FLYE-SAINTE-MARIE et de notre ami décédé, avec Jean CHAMOIN, à Baden, le 11 novembre 1979.

MARIAGE

OLIVIER, fils de nos amis JUILLET de SAINT-LAGER, avec HELENE COGOMBLES, à Bielle et Pau, le 29 décembre 1979.

Félicitations aux parents et meilleurs vœux pour les jeunes.

DÉCÈS

Mme Marcel BLAGE, mère de Mme François CABOS, épouse de notre ami.

Mme Jeanne GEY, veuve de notre camarade Raymond GEY, le 30 décembre 1979.

Mme LEFORTIER, mère de Mme René DUMAS, le 10 septembre 1979.

M. Georges DUMAS, frère de notre ami René DUMAS, le 14 janvier 1980.

Mme Antonin L'HERBETTE, mère de notre ami Claude L'HERBETTE, le 23 janvier 1980.

Le colonel Yves NIOX, le 23 janvier 1980, à Pau. Le colonel Jenny, président de la section S.O., accompagné de Jacquinet et Cabos, représentait la Koumia à la cérémonie religieuse à l'église de Pau, l'inhumation ayant lieu à Brest.

Il renouvelle à toutes les familles si cruellement meurtries ses condoléances attristées et celles de la Section toute entière.

DISTINCTIONS

Nos camarades Jean A. FOURNIER et Yves DAROLLES viennent d'être nommés lieutenant-colonel et sous-lieutenant dans la réserve.

Félicitations de tous aux nouveaux promus.

NOUVEAUX ADHÉRENTS

Mme Olga ROSEY, veuve de notre ami A.M.M. Rosey, qui se fixe à Pau, 1, rue de Solférino.

Mme DUCRUC Marie-Lucile, cousine germaine du colonel Niox, provisoirement 23, rue Tran à Pau.

M. Augustin CHAPPE, adjudant-chef E.R., ancien des 38e, 138e, 77e goums, G.H.R. du 16e tabor, demeurant Quartier Valentées, 32300 Mirande.

III. — DIVERS

La réunion du bureau prévue pour le courant du 1er trimestre 1980, à Pau, a été remplacée par l'amical rassemblement du 3 février chez Kerautem. Elle sera complétée par la réunion de la sous-section de Toulouse du 20 avril prochain.

Le Sud-Ouest regrette de perdre le camarade Gilbert LASSERRE qui change de domicile, se fixe à Orange et adhère à la section de Marseille.

Notre ami Masson, de Cambo, vient de signaler le décès à Darmstadt (R.F.A.) d'un ancien goumier, Robert PENOT, marié à une Allemande. Il aurait servi au 1er tabor à N'Kheila (comptable du 47e goum), effectué plusieurs séjours en Extrême-Orient sous les ordres du général Sore, et enfin terminé sa carrière nord-africaine dans les S.A.S. en Algérie.

MONTSOREAU

Un certain nombre de nos « jeunes », ainsi que quelques visiteurs de leur génération, nous ont exprimé leurs regrets de ne pas voir figurer dans notre

musée des témoignages de l'œuvre civilisatrice des A.I. au Maroc, nos souvenirs exposés présentant un caractère uniquement militaire.

Afin de satisfaire ce souhait, qui nous est apparu parfaitement justifié, et d'exposer les souvenirs militaires qui nous sont adressés, le général Feaugas, accompagné du commandant Pasquier, s'est rendu le 10 décembre 1979 à Montsoreau où il a eu un entretien avec M. Touchais, vice-président du Conseil général du Maine-et-Loire, chargé des monuments de ce département, en vue de solliciter de cet organisme la mise à notre disposition de pièces supplémentaires permettant l'extension de notre musée.

Le vice-président du Conseil général s'est montré très favorable à nos projets. Une pièce voûtée de 6 m sur 6 m, située à l'étage du musée et sur le circuit habituel des visiteurs, a été mise dès maintenant à notre disposition, et d'autres pièces pourront nous être attribuées sur notre demande, le Conseil général « préférant que nous soyons les seuls à occuper le château, plutôt que d'en répartir les pièces entre plusieurs parties prenantes ».

Nous croyons enfin devoir rappeler à nos adhérents que nous acceptons avec reconnaissance tous les souvenirs de leur séjour au Maroc qu'ils voudront bien nous adresser.

En ce qui concerne la visite du musée, certains camarades ont été amenés à faire quelques remarques sur la présentation et le commentaire fait par le gardien.

Pour ce qui est de la visite des membres de l'association, il est prévu (par exemple, en présentant un exemplaire récent du bulletin de la Koumia), qu'ils sont autorisés à rester à l'intérieur des locaux le temps qu'ils le désirent. Chaque année, une page du bulletin est d'ailleurs réservée à ce sujet.

La sonorisation existe, et elle est gratuite. Il n'y a qu'à en faire la demande auprès du gardien, qui doit en surveiller la bonne marche. S'ils désirent visiter le musée en détail, il est préférable que nos membres s'en abstiennent entre le 10 juillet et le 15 septembre, période pendant laquelle il passe 10.000 visiteurs à la cadence de 130 par jours normaux et 300 les samedis et dimanches, soit entre 30 et 50 à l'heure pour ces deux jours. Ces visiteurs sont pressés : ils visitent, en général, trois châteaux ou musées l'après-midi ; 50 % viennent pour voir le château et le musée, 30 % pour le musée, 20 % pour le château seulement et n'admettent pas perdre leur temps.

Enfin, le gardien est seul et, lorsqu'il est en cours de visite, les nouveaux arrivants, qui n'arrivent du reste pas groupés, sont priés, après avoir payé l'entrée à l'épouse du gardien, d'attendre dans la cour du châtau ; cette attente peut difficilement dépasser 30 à 40 minutes. Or, si la visite du musée est sonorisée, la visite totale dure plus d'une heure.

En conséquence, il est donc préférable que les membres de la Koumia, qui veulent visiter notre musée, s'y présentent en dehors de la période estivale.

Le musée est ouvert tous les jours, de 10 heures à 12 heures et de 14 heures à 19 heures, sauf le mardi et pendant les périodes de congé du gardien, dont les dates lui sont imposées par la préfecture du Maine-et-Loire et qui, en 1980, sont les suivantes : du 12 au 30 novembre.

—□—

DONS DESTINES AU MUSÉE DE MONTSOREAU

M. REEBER a remis les insignes des : 13e goum, 46e goum, 48e goum, 50e goum, ex. 2e tabor et goums du sud.

M. DUBART a remis une photographie de la construction du poste du 41e goum a Ain Leuh.

M. REEBER a remis deux armes de collection.

Carnet des Goums et des A.I.

NAISSANCES

Le général et Mme Jean WARTEL (née Marthe DARRIEUS) annoncent les naissances, en 1979, de leurs 4e, 5e et 6e petits-enfants :

— Caroline, le 10 avril, à Paris, au foyer d'Alain et Nicole WARTEL (née WAQUET).

— Mathieu, le 10 avril, au Brésil,

— Benjamin, le 22 décembre, à Versailles, au foyer d'Alain et Dominique VAN BOCKSTAEL (née WARTEL).

Nous avons appris également la naissance de Romain COLIN, 3e petit-fils du colonel PETITEAU, né à Cannes, le 24 octobre 1979.

— Cédric, fils de M. et Mme Pierre FEAUGAS, de l'association des « Descendants », et petit-fils de notre président, à Pierrelatte, le 8 janvier 1980.

MARIAGES

Le colonel et Mme Henry GUERIN sont heureux de faire part du mariage de leur fils, Michel, avec Mlle Véronique BONNET-EXMARD, célébré le 20 octobre 1979 à Grenoble.

4, quai Maréchal-Joffre - 69002 LYON

Le lieutenant-colonel (E.R.) Pierre SALANIÉ et son épouse font part du mariage de leur fils Michel (« Gadiri », dernier de leurs quatre enfants) avec Mlle Alaine MATTIUSSI, le 24 novembre 1979.

Mme FLYE SAINTE MARIE fait part du mariage de son fils Marc, le 30 juin 1979, avec Mlle Elisabeth MOULIN, petite-fille du général MOULIN, et du contre-amiral REY, et du mariage de sa fille Laure, le 11 janvier 1980, avec M. Jean CHAMOIN.

DÉCÈS

Nous avons appris le décès du capitaine Jules CALENDINI, d'Aléria (Corse).

Nous avons appris la mort, à Nice, en juillet dernier, de notre grand ancien, le lieutenant-colonel Paul PREA.

Robert PENOT, ancien sous-officier des Goums, est décédé en Allemagne, le 2 janvier 1980.

Le capitaine Georges CHAUVON est décédé à Marseille, le 11 décembre 1979.

Les obsèques de Mme Robert DESHORTIES, veuve du colonel DESHORTIES, ont été célébrées à Paris, le 22 janvier 1980, en présence de Mme GUILLAUME, du général de SAINT BON, ainsi que de Mme DEAL et de Mme VAUTREY.

Nous avons appris le décès du chef de bataillon (E.R.) Georges SALVY, le 31 janvier 1980 à Antibes.

Mme VALETTE-GARRY, veuve de Léonard GARRY, fondateur de l'association, est décédée le 25 octobre dernier.

Aux familles en deuil, la Koumia adresse ses sincères condoléances.

DISTINCTIONS

Le lieutenant-colonel honoraire Paul BOUDON a été élevé au grade de commandeur de la Légion d'honneur.

Le commandant Roger MATHONNIERE, vicl-président de la section Nice - Côte d'Azur, a été promu, en décembre 1979, officier de l'ordre national du Mérite.

Le commandant Henry MERCIER, bien connu de générations d'officiers d'A.I. et de contrôleurs civils qu'il a formés à Rabat, estimé de tous ceux qui ont eu l'occasion de l'approcher au Maroc, a reçu des mains du général MARCHAL, son ancien élève, les insignes d'officier de la Légion d'honneur, le 12 janvier, à Magagnosc, où il réside. Il était entouré de plusieurs membres de sa famille et de nombreux amis, parmi lesquels le colonel GUERMOUCHE, représentant la Koumia.

Le commandant Georges BOYER de LATOUR, président de l'association des Descendants de la Koumia, vient d'être promu au grade d'officier de la Légion d'honneur.

La Koumia leur présente ses chaleureuses et affectueuses félicitations.

F.X. BOYER de LATOUR a été reçu, en mai 1979, comme interne des hôpitaux de Paris.

Karine DUBUS a été reçue interne des hôpitaux de Marseille.

IN MÉMORIAM

Le Général de LANGLADE

Nous avons la peine de faire part du décès du général de LANGLADE, qui fut le beau-père du général Boyer de Latour.

Ami des goums, le général de Langlade fit une brillante carrière au Maroc. Il appartint, pendant la campagne 1944-1945, à la 2e Division Blindée, dont il relata l'histoire dans son livre « En suivant Leclerc ».

Il fut gouverneur militaire de Strasbourg, puis commanda l'Ecole de l'arme blindée et de la cavalerie.

Son fils Gilles servit à l'Etat Major du 2e GTM pendant la campagne de France et d'Allemagne.

Le Colonel GALINIER

Nous venons d'apprendre le décès du colonel GALINIER. Ce fut un grand ancien des Affaires indigènes que beaucoup d'entre nous ont connu et vivement apprécié.

Né le 25 mars 1896, il fut incorporé, le 30 septembre 1914. Après la guerre, il passa par l'école de Saint-Maixent dont il sortit, comme sous-lieutenant, le 1er octobre 1920.

Il servit, en particulier, au 13e régiment de tirailleurs algériens.

Aux Affaires indigènes, il fit presque toute sa carrière au Tafilalet où il fut, entre autres, chef du poste de Bou Anane, chef du bureau de Boudenib, chef de bureau du territoire du Tafilalet, à Ksar-es-Souk, chef du cercle de Boudenib.

Le Colonel NIOX

Le colonel NIOX est décédé à Pau, le 23 janvier 1980, à la suite d'une longue et douloureuse maladie. Il avait subi, il y a deux ans, une seconde opération du larynx qui l'avait rendu complètement aphone. De ce fait, il n'assistait plus à aucune réunion ni de la KOUMIA, ni de sa promotion. Il ne voyait plus que quelques intimes dont le colonel Jenny. Il supportait très chrétiennement et très courageusement cette dure épreuve, l'offrant pour l'avenir de la France qui était une de ses principales préoccupations.

NIOX, né à Brest le 23 juin 1903, est attiré dès son jeune âge par la carrière militaire qui sera pour lui une véritable vocation. Il entre à Saint-Cyr en 1922 et fait partie de la promotion de METZ et STRASBOURG à laquelle il est resté toujours très attaché.

A sa sortie de l'Ecole, désirant servir outre-mer, il choisit l'infanterie coloniale. Après un séjour d'un an en France il part, sur sa demande, au MAROC où il est affecté au R.I.C.M. avec lequel il prend part aux opérations du RIF.

Le 1er janvier 1927, il entre au cours des Affaires indigènes de Rabat où il a la joie de retrouver quelques camarades de promotion : Antier, Beaurpère, Fleurieu, Lacombe, Lecomte, Maistre, Systermans et Tuder.

Le cours terminé il est affecté comme adjoint au bureau de cercle de Rafsaï, où il faut remettre en confiance les tribus perturbées par l'aventure riffaine.

Après un séjour de deux ans au Tchad (1931-1933), il revient au Maroc dans le Cercle de Ksiba.

Il rentre en France, en mars 1939, pour y effectuer son temps de commandement de capitaine. Affecté au 51e régiment de mitrailleurs coloniaux, il fait partie des unités chargées de tenir les intervalles entre les ouvrages de la ligne Maginot.

En juin 1940, il se fait remarquer par son sang-froid, son courage et son esprit de décision au cours de durs combats et d'une retraite aussi pénible physiquement que moralement à travers les Vosges. Il est fait prisonnier aux environs de Saint-Dié. Sa brillante conduite au feu est récompensée par une promotion au grade de chef de bataillon et par une citation à l'ordre de la division.

A son retour de captivité, il demande à servir à nouveau aux Affaires indigènes et prend le commandement du Cercle du Haut Msoun.

Puis en 1947, il part, comme volontaire en Indochine où il est successivement chef d'état-major des troupes du Centre Annam et commandant du secteur de Song Hoï. Dans ces deux postes, à une période particulièrement difficile pour nos armes, il se montre « un chef de guerre audacieux dans sa conception et prudent dans l'exécution ». Il est l'objet de deux citations. Il est blessé, le 10 août 1948 dans une embuscade.

Sa campagne d'Indochine terminée, il revient pour la quatrième fois au Maroc, au 5e R.T.S. à Fès, dont il assure le commandement par intérim.

Le 1er mai 1952, le général Guillaume le prend à son cabinet militaire dont il deviendra le chef deux ans plus tard.

Il est fait commandeur de la Légion d'honneur en 1954.

Puis, lors de la période délicate de l'indépendance du Maroc, il commande le Territoire du Tafilalet à Ksar es Souk.

N'ayant plus la possibilité d'effectuer un travail intéressant au Maroc, il se fait affecter, en 1957, au service des Affaires algériennes où il restera jusqu'à la fin de sa carrière militaire (23 juin 1960), exerçant les fonctions d'officier supérieur auprès du préfet de Mostaganem, puis auprès de celui de Tizi Ouzou.

En Algérie, comme dans ses autres postes, il se dépense sans compter pour animer et encourager les officiers des S.A.S. placés sous ses ordres. Son action est récompensée par deux citations.

Ainsi se termine une carrière particulièrement bien remplie. En dehors des quatre ans de captivité, NIOX a toujours été sur la brèche et la majeure partie du temps au Maroc, principalement aux Affaires indigènes.

Ayant eu la satisfaction de travailler avec lui pendant deux ans au cabinet militaire du général Guillaume, je tiens à rendre hommage à l'aide efficace qu'il m'a apportée par son activité inlassable et son entier dévouement, en particulier en dirigeant avec intelligence l'action des Makhzen mobiles dans les opérations de maintien de l'ordre dans les villes.

Comme tous ceux qui l'ont approché, j'ai apprécié la fidélité de son amitié, sa grande modestie, la droiture de son caractère, son sens du devoir, parfois intransigeant, n'acceptant pas ce qu'il estimait être une démission.

Lors du décès du colonel NIOX, un service religieux a été célébré à l'église de Pau. Y assistaient : le colonel Jenny, président de la section du Sud-Ouest, et Mme Jenny, ainsi que le colonel Jacquinet et le commandant Cabos.

Son inhumation a eu lieu à Brest dans l'intimité. La KOUMIA y était représentée par le commandant GENTRIC.

Nous prions Mme NIOX et son fils d'agréer l'expression de toute notre sympathie.

Général de SAINT-BON.

Marcel MATTE

Marcel MATTE, membre de la Koumia, ancien officier des Affaires indigènes, ancien Contrôleur civil au Maroc, ministre plénipotentiaire en retraite, vice-président de l'Association professionnelle des Contrôleurs civils et Conseillers civils en retraite, est mort, à Paris, le 23 octobre 1979.

Né le 12 février 1897 à Miliana (Algérie), appelé sous les drapeaux en janvier 1916, il fit campagne en Egypte, en Arabie, en Palestine et en Syrie, avant d'entrer dans le corps des officiers interprètes, de servir à nouveau au Liban et en Syrie, puis en Algérie et au Maroc, comme officier des Affaires indigènes. Il fut reçu au concours d'entrée, dans le corps du Contrôle civil du Maroc en 1927, et y poursuivit, sous un nouvel uniforme, la défense de la cause française en Afrique du Nord. Il y termina sa carrière en 1954, comme chef du Territoire urbain de Fès.

Après la suppression des corps de Contrôle civil de Tunisie et du Maroc, consécutive à l'octroi de l'indépendance à ces protectorats, son ancien grade de chef de commandement territorial supérieur, fut converti, à compter du 8 février 1959, en celui de ministre plénipotentiaire.

Adjudant-Chef René FLAVIGNY

C'est avec une douloureuse stupéfaction que nous avons appris la disparition de notre ami René FLAVIGNY, notre vieux René, comme nous nous plaisions à le nommer.

Nous l'avions reçu, en 1929, au 22e R.S.M. à Marrakech où je servais moi-même depuis février 1926 avec notre ami Pierre Lipp. René venait des chasseurs d'Afrique d'Algérie et avait hâte de participer aux dernières opérations de pacification au Maroc.

Originaire du Pays Noir, Billy-Pontigny près de Lens, l'horizon restreint des terrils le faisait rêver aux grands espaces nord-africains. En pur Chtimi sportif, la cavalerie avec tous ses risques l'attirait, il s'engageait aux chasseurs d'Afrique.

Vite remarqué au 22e R.S.M. pour son intelligence et son allant, il fut affecté comme comptable au 1er escadron à Tiznit, escadron où il devait rester en accédant à tous les grades y compris celui d'adjudant, jusqu'à la mobilisation de 1939.

Parti avec la brigade des deux 2e spahis marocains et algériens dans les Ardennes, il fut grièvement blessé le 8 mai 1940 aux violents combats de la Horgue où les deux chefs de corps furent tués, avec de nombreux cadres et spahis. Un monument a été élevé par la municipalité de la Horgue en leur souvenir : et chaque année, le 8 mai, ont lieu d'émouvantes cérémonies, la population ardennoise gardant un pieux souvenir de leurs sacrifices. Hélas, notre pauvre René n'a jamais pu assister à aucune d'elles. Fortement handicapé, il ne pouvait plus se déplacer.

Passé aux goums pour la rebelotte de 1943, il fit toutes les campagnes à la botte du général Parlange, son chef vénéré et grand ami.

Blessé sérieusement en Italie une nouvelle fois et fait prisonnier, il s'évada et, avec l'aide d'un berger italien dont il resta l'ami, il réussit à regagner nos lignes non sans avoir repéré, pendant sa cavale, les positions allemandes, et transmis leur croquis à notre artillerie qui fit un bon usage du renseignement.

Il a écrit un livre il y a quelques années « Un soldat d'Afrique » où il relate ces faits ainsi que notre vie de sous-officier dans les différentes phases de nos carrières. Il était mon cadet de trois années.

Après l'Armistice, nous nous étions retrouvés en Allemagne en occupation à Sigmaren où il devait recevoir la Légion d'honneur bien méritée après sa médaille militaire en 1940.

Notre vieux René fut un vrai grand soldat, toujours gai, il était l'ami de tous les meneurs d'hommes ; il avait vite capté la confiance des goumiers et, plus tard, de moghazenis. Commandant un Maghzen à Bournazel, le colonel Franco le choisit pour une mission difficile entre toutes, l'embarquement à Tanger pour l'exil du Sultan Moulay Arafa. Ce fut du reste sa dernière mission avant le retour définitif en France. Il se retira à Perols près de la Grande Motte où sa fille, Mme Course, est institutrice. C'est là que, de temps à autre, j'allais lui rendre visite ; malgré ses souffrances quelquefois intolérables, et grâce aux soins de son épouse, elle-même très fatiguée, et de sa fille, il gardait un moral à toute épreuve. Nous passions des heures à giberner sur nos vieux souvenirs du Maroc des 2e et 4e R.S.M. où nous nous étions retrouvés en 1941 et, côte à côte jusqu'en 1943, date de notre affectation aux goums. Il avait été amputé

d'une jambe et l'autre, très mal en point, demandait des soins constants ; de plus, sa blessure à l'épaule le faisait cruellement souffrir ainsi que son cancer qui, finalement, l'a emporté le 10 octobre 1979, à l'heure du boute-selle des spahis pour la dernière étape.

Il repose au cimetière de Perols.

Au nom de tous tes amis spahis et goumiers, j'adresse à ton épouse, à ta fille et à tes petits-enfants nos condoléances les plus émues. Sois assuré que ton souvenir restera dans nos cœurs jusqu'à notre dernier jour.

ADIEU, mon vieux René, je devais te rendre visite fin septembre, tombé malade je n'ai pu hélas te revoir.

Antonin BONNOT, dit « L'HADJ ».

A la famille éprouvée de notre ami René FLAVIGNY, le président de la Koumia joint ses condoléances attristées à celles de Bonnot.

Robert PENOT

Robert PENOT, ancien sous-officier des goums, est décédé en Allemagne, le 2 janvier 1980. Notre camarade Pierre Brassens retrace ici sa carrière.

« Le sergent PENOT était arrivé au 47e goum que je commandais alors, à N'Kheila, faisant partie du 1er tabor, sous les ordres du commandant Berdeguer, dans le courant de l'année 1955. Auparavant, li avait été en Indochine avec les coloniaux, mais détaché auprès de partisans.

Au 4e goum, Penot a participé à toutes les opérations de pacification, nombreuses en cette période agitée : région d'Oued Zem et Boujad, après les événements du 20 août 1955, région d'Imouzzer-des-Marmoucha et de Merhraoua après ceux du 1er octobre 1955, enfin dans le Rif, autour de Dar Caïd Medboh en décembre de la même année.

Penot est ensuite resté dans la nouvelle armée marocaine, secondant l'adjudant Lesbats, comptable du 47e goum, devenu compagnie du 2e bataillon des FAR. Par la suite, il a servi aux Affaires algériennes, attaché à la S.A.S. de Cheurfa.

Depuis cette époque, où j'avais eu l'occasion de le rencontrer une fois, je n'en avais que des nouvelles indirectes par Lesbats. Il était marié avec une Allemande, depuis 1956 sans doute et, depuis qu'il avait quitté l'armée, il était installé en RFA.

J'ai gardé de Penot un excellent souvenir. C'était un garçon d'une amabilité parfaite, toujours d'humeur égale, remarquablement dévoué, d'une rectitude absolue, précieux dans l'encadrement d'une unité de goum où il était pourtant nouveau venu, se livrant de plus à un travail personnel pour parfaire sa formation militaire, avec la volonté de réussir.

Même s'il n'a fait qu'un passage, somme toute assez bref, aux goums, alors que ces derniers vivaient les dernières heures du protectorat, Penot a été de ceux qui, dans les grades subalternes, ont servi avec foi dans des circonstances difficiles. »

Madame Robert DESHORTIES

Mme Robert DESHORTIES est décédée à Paris le 17 janvier 1980, dans sa 85e année. Elle était la veuve du colonel Deshorties, dont il convient de rappeler ici brièvement la mémoire.

Saint-cyrien de la promotion de la « Moskowa » (1910-1913), grièvement blessé à la face sur le front de France en 1915 (perte de la vue d'un œil), le jeune lieutenant Deshorties est affecté, dès sa guérison, au service des Renseignements du Maroc, dans la région de Marrakech. Sa carrière marocaine le voit successivement chef du cercle du Moyen-Ouerrha, à Rhafsaï en 1937, puis chef du territoire d'Ouezzane, où il succède, en 1940, au colonel Mondet.

Promu colonel, il prend le commandement du 1er R.T.M. à Port-Lyautey. Il engage son régiment dans le sanglant baroud d'honneur ouvert à Mehediya les 8, 9, 10 et 11 novembre 1942, contre les Américains, par la faute d'un secret trop bien gardé. « On n'enlève pas les croix des cercueils », dira plus tard le général de Gaulle à la tribune de l'Assemblée nationale...

Nommé chef de la Région et du Commandement militaire d'Agadir-Confins en 1945, c'est à Agadir qu'il prend sa retraite. La petite villa qu'il avait achetée au bord de la mer pour y vivre au milieu de ses souvenirs, entouré de l'affection de son épouse et de Marie-Simone, sa fille unique, est totalement détruite lors du tremblement de terre de 1960.

Le colonel Deshorties décide alors de se retirer en France, dans sa province natale du Périgord, où il est décédé en mai 1961.

Que Mlle M.S. DESHORTIES trouve ici, avec celles de la Koumia, les condoléances émues de tous ceux qui eurent l'honneur de servir sous les ordres de son père, d'apprécier sa droiture et son immense bonté, auxquelles sa mère apportait toujours la douceur de son sourire.

Jean SAULAY.

Bibliographie

Henri LE MIRE :

HISTOIRE DE LA LEGION
(de Narvik à Kolwezi)
Albin Michel - 1978 - Paris.

Faut-il l'avouer ? Ce que j'ai le plus apprécié, dans cette « Histoire de la Légion » écrite par un colonial, c'est, peut-être, la préface dans laquelle, en cinq pages d'une haute tenue littéraire, Henri Le Mire expose quelques idées personnelles sur la guerre et la mort, donc sur la Légion Etrangère.

...« S'il y a une sublime beauté dans le poème de Rimbaud, la mort du Dormeur du val est révoltante »...

L'exorde donne le ton du livre.

Ecrire l'histoire de la Légion, de Narvik à Kolwezi, cela revient à survoler toute l'histoire militaire de notre pays, de 1940 à 1978. C'est aussi évoquer l'histoire de toute une génération d'officiers : la nôtre. Mais il serait trop long de suivre l'auteur sur tous les champs de bataille, où comme...

...Au Tonkin, la Légion Etrangère

A Tuyen Quang illustra notre drapeau...
Il semble suffisant d'attirer l'attention du lecteur sur quelques chapîtres, les plus intéressants, ou les plus délicats.

J'ai lu par exemple avec une attention critique — je ne le cache pas — le récit difficile des combats fratricides qui opposèrent en Syrie en 1942, les légionnaires de la 13e DBLE à leurs frères d'armes du 6e REI. Et je sais gré à Henri Le Mire de la pudeur avec laquelle il a traité le sujet. Comme je l'approuve d'avoir tiré de l'oubli cette « obscure victoire de Tunisie » en 1942-43, ainsi que la retraite héroïque, véritable « Anabase », des trois bataillons du 5e REI, de leur garnison de Vietri jusqu'en Chine, après le coup de force des Japonais, le 9 mars 1945.

J'ai apprécié aussi la lucide analyse des conditions dans lesquelles fut décidée et exécutée l'évacuation de la garnison de Cao Bang, par l'itinéraire le plus exposé, celui de la RC4, qui longe de bout en bout la frontière de Chine. Le Commandement n'avait pas compris, senti, le piège mortel de Dong Khé, vers lequel il lança les six bataillons de Lepage et de Charton, sans autres moyens que leur armement organique. Le courage et l'héroïsme des combattants, goumiers et légionnaires, n'aboutit qu'à sauver l'honneur, au prix de la première mort du 1er BEP.

La prestigieuse personnalité du général de Lattre rend au Corps Expéditionnaire toute sa combativité, portée à son niveau le plus élevé. Pendant toute une année, sous ses ordres, la Légion participe à tous les combats, dans un esprit offensif qui déconcerte un moment l'adversaire, et donne l'illusion que la victoire, peut-être, est possible. Mais, de Lattre mort, la roue tourne et le sort de la guerre va se jouer dans une seule bataille, Dien Bien Phu, où la Légion est largement représentée. A juste titre, l'auteur ne veut pas dissocier ses actions de celles des autres unités : la défense du camp retranché forme un tout. Il salue seulement la mémoire du colonel Gaucher, commandant la 13e DBLE sur la position « Béatrice », tué dans son P.C. avec les officiers de son état-major, et rappelle que, à Dien Bien Phu, la Légion perdit 1.500 tués et 4.000 blessés, et que le 1er BEP, reconstitué, y subit pour la seconde fois, la mort.

La guerre d'Indochine terminée, la Légion revient sur le sol qui l'a vu naître, et qui s'embrase à son tour. Elle y est engagée à fond, avec tous ses moyens, qui sont importants :

— les 1er, 2e, 3e, 4e, 5e REI,

— la 13e DBLE,

— les 1er et 2e REC,

— les 1er et 2e REP,

— et 4 compagnies sahariennes portées.

Mais la guerre ici revêt un autre visage qu'en Indochine. Il n'y a pas de véritables « batailles », comme à Vinh Yen, Na Sen, Nghia Lo. C'est à un travail d'assainissement permanent, qui doit permettre à la fois la surveillance et la pacification, que la Légion, comme toutes les autres unités, va s'employer.

Elle participe aussi, par son 1er REP, avec la 10e DP de Massu, à l'opération avortée sur Suez, la « seconde campagne d'Egypte », le « coup d'épée dans l'eau du canal ».

Après la bataille d'Alger, la Légion retrouve les grands espaces et prend part à la bataille du Sahara, où ses compagnies sahariennes portées, les CSPL, remplacent les unités méharistes de l'époque héroïque et sillonnent le désert des oasis du Touat à celles du Fezzan, tandis que ses régiments mènent la bataille des frontières, face au Maroc et à la Tunisie.

Les accords d'Evian signés, la Légion quitte le sol natal pour la métropole et les quelques lambeaux de l'empire qui subsistent à travers le monde. Outre-mer, au Tchad, à Mayotte, à Djibouti, ses interventions sont toujours aussi efficaces, — si son champ d'action se rétrécit. L'auteur souligne, avec une ironie amère, le lien qui existe entre l'action vilipendée des « Affreux » de Fauques, le rescapé du 1er BEP sur la RC4, à l'opération du 2e REP sautant sur Kolwezi, où plus de 2.000 vies humaines, françaises et belges, furent sauvées.

Le livre s'achève sur une citation du très beau poème du capitaine, vicomte de Borelli, écrit en 1885 après le siège du Tuyen Quang :

...Soldats qui reposez sous la terre lointaine,
Et dont le sang donné me laisse des remords,
Dites-vous simplement : « C'est notre capitaine
Qui se souvient de nous, — et qui compte ses morts. »

Tant il est vrai que, pour le légionnaire, la Mort est un compagnon de tous les instants. Elle marche à ses côtés comme au côté du Chevalier d'Albrecht Dürer.

J. SAULAY.

Robert GANDIN, capitaine de vaisseau :

DARLAN, WEYGAND, CUNNINGHAM, artisans de la Victoire
Paris - 1978 - Nouvelles Editions Latines

En 1960, au moment où l'affaire algérienne, évoluant vers son dénouement, divisait l'opinion, le général Weygand, alors âgé de 93 ans, avait dit à l'auteur : « Le moment ne me paraît pas propice pour faire paraître vos notes. Attendez encore un peu ». Le capitaine de vaisseau Robert Gandin aura attendu plus de quinze années avant de publier ses souvenirs sur trois hommes, trois soldats, entre lesquels il fut chargé d'assurer la liaison dès l'origine du dernier conflit mondial :

— l'amiral Darlan et le général Weygand, qui, « portant sur leurs épaules les plus lourdes responsabilités au moment où tout craquait de toutes parts autour d'eux, ont su garder la tête froide », poursuivant avec la même opiniâtreté le même but : maintenir l'Afrique du Nord et l'armée d'Afrique disponibles pour le jour où la France reprendrait le combat aux côtés de ses alliés, les Etats-Unis étant enfin entrés à leur tour dans la guerre ;

— l'amiral Cunningham, qui osera tenir tête, depuis Alexandrie, aux lords de l'Amirauté sur le point de « lâcher » la Méditerranée, et qui refusera d'appliquer aux bâtiments français mouillés près des siens, l'horrible traitement infligé à ceux de Mers-el-Kebir. Plus tard, en novembre 1942, responsable auprès du général Eisenhover de toute la partie « Marine » de l'opération « Torch », il approuvera les accords Clark-Darlan, qui reconnaissaient ce dernier comme l'autorité suprême française en Afrique du Nord, tandis que le général Giraud (1) devenait commandant en chef des troupes françaises, avec le général Juin, futur vainqueur du Garigliano, comme adjoint.

« Ces trois hommes, assure l'auteur, ont tenu dans leurs mains, au cours des trois années terribles 1939-42, le sort et peut-être le destin de notre continent ».

Ce livre est un témoignage. Il est aussi une manifestation de fidélité à la mémoire du général Weygand, « fédérateur et rassembleur des énergies de l'Empire », et de l'amiral Darlan, le bon ouvrier d'une flotte invaincue, qui, devenu chef du gouvernement, sera « toujours en première ligne, au contact de l'ennemi, le dos au pays — ou mieux : le dos au mur — ».

Robert Gandin clôt son témoignage sur l'évocation de l'assassinat de l'amiral, qui venait de l'envoyer en mission à Alexandrie pour tenter de faire rentrer l'escadre de l'amiral Godfroy dans le combat aux côtés des Alliés, et pour étudier, sur place, les possibilités de fusion des forces françaises libres et des forces françaises d'Afrique unifiées et réunies sous son autorité.

Double mission qui se soldera par un double échec.

Jean SAULAY.

---

(1) Les anciens des confins algéro-marocains ont commémoré le 11 mars 1979, à Paris, en présence du représentant du président de la République, le trentième anniversaire de la mort du général Giraud, qui fut leur chef au Maroc, de 1930 à 1934.

Augustin IBAZIZEN :

LE PONT DE BERECQ MOUCH

Editions de la Table Ronde

L'auteur, élevé dans une famille de montagnards de Grande Kabylie, a quitté son village natal, pour s'engager à dix-sept ans, en 1916, dans l'armée française. Il a conquis au feu ses galons de lieutenant, après une conduite héroïque, couronnée de plusieurs citations sur sa croix de guerre. Il est devenu, par la suite, grâce à un travail obstiné, avocat. Il a rempli plusieurs fonctions en Algérie, est devenu conseiller de l'Union française, puis conseiller d'Etat.

Son livre est le meilleur qu'il m'ait été donné de lire sur le monde berbère et son évolution dans le cadre de la' France et de la chrétienté.

Loin de renier son passé, il manifeste un ardent amour de la France, mais énonce sans amertume un certain nombre de critiques qui font mieux comprendre l'évolution de l'Afrique du Nord.

Il est bien certain que, si Paris avait su s'entourer de conseillers de la trempe d'Augustin IBAZIZIEN, nous n'en serions pas où nous en sommes.

Tous les amis du monde berbère doivent lire ce livre. Le caractère indépendant de l'auteur, dans sa foi et sa fidélité, les séduira.

Me Pierre REVEILLAUD.

FRISON-ROCHE :

DJEBEL AMOUR (roman)

Paris - 1978 - Flammarion

Lorsque je l'ai acheté, je croyais retrouver dans ce dernier ouvrage de Frison-Roche l'atmosphère envoûtante de ses trois romans sahariens : « La Piste oubliée », « La Montagne aux écritures » et le « Rendez-vous d'Essendilène », écrits de la même plume vive et alerte qui avait fait en son temps le succès de « Premier de cordée » et de « La Grande crevasse ».

Je dois avouer que j'ai été déçu.

En effet, pour nous raconter la vie aventureuse d'Aurélie Picard, la fille du gendarme d'Arc-en-Barrois, qui épousa Si Ahmed Tijani, chef de la puissante confrérie tijaniya, Frison-Roche reprend à son compte un livre déjà vieux, paru en 1925 chez Plon, « Aurélie Tijani, Princesse des Sables », de Marthe Bassène, auquel il ne fait qu'une très discrète et modeste référence.

Quoi qu'il en soit, il rapporte avec exactitude les péripéties de la destinée de cette jeune femme qui, pour fuir la grisaille et la monotonie de la vie dans une petite ville de province, trouva en elle assez de ressources et de courage pour affronter les difficultés de tous ordres qui l'attendaient dans la zaouïa d'Aïn Mahdi, ou mieux, d'Aïn Madi.

Quel puissant mobile la poussa donc dans sa détermination ? L'amour ? Peut-être, pour une faible part. L'ambition ? Sûrement, à n'en pas douter. Elle voulait exploiter la passion qu'elle inspirait à Si Ahmed pour devenir une authentique princesse, aux richesses inépuisables. Et effectivement elle y parvint, matérialisant sa réussite par la construction de la maison de ses rêves

auprès de la belle source si abondante d'Aïn Kourdane — (dont on voit une photographie dans le chapître consacré à la Tijaniya par Depont et Coppolani dans leurs « Confréries Religieuses Musulmanes » parues à Alger en 1897).

Pour des raisons d'un ordre bien différent, le cardinal Lavigerie favorisa cette union, dans laquelle il voyait, sans doute, l'un des moyens de sa politique d'évangélisation.

Quant aux militaires, ils estimèrent qu'Aurélie dans les bras du Tijani valait bien, au moins, un bataillon. Une formule à laquelle, plus tard, Lyautey ne pensa pas !... Toujours est-il que la présence de cette jeune Française auprès du cheikh Si Ahmed Tijani eut une influence considérable et bénéfique pour notre pays. Aussi eût-il été décent que Frison-Roche ne traçât pas un portrait caricatural de celui qui envoya un de ses khouan auprès de la Mission Flatters, dont il partagea le sort tragique.

Sur la trame de la vie de Lalla Tijaniya, l'auteur broche des récits de chasse au vol, de chasse à l'autruche, d'une visite dans une vallée mystérieuse et interdite, aux rochers couverts de signes et de caractères étranges, de fêtes et de réceptions, qui ne manquent pas de couleur et font penser, parfois, aux tableaux de Delacroix.

Mais pourquoi d'aussi grossières erreurs dans tout ce qui touche à l'Islam ? Il y avait, dans la « baraka » de Si Ahmed Tijani, quelque chose d'infiniment plus profond que le pouvoir de changer le vin en eau, pour en boire, à satiété et au delà, sans violer la loi religieuse aux yeux de ses khouan. Pourquoi ne pas indiquer que le titre éminent de cheikh el Tariqa signifie « le Maître de la Voie », de la voie unique, celle qui mène vers Dieu dans l'ascèse ?

On regrettera qu'après tant d'années passées en terre d'Islam, Frison-Roche n'ait pas encore découvert la beauté symétrique de la salutation musulmane : « es-salam alaïkoum — ou alaïkoum es-salam » et on sourira en entendant Aurélie remercier son époux d'un : « Baraka el aoufi », qui ne signifie rien. Et surtout, pourquoi avoir évoqué la personnalité et le rôle religieux du cheikh en des termes qui, pour un musulman, paraîtront blasphématoires ?

Que dire pour conclure ? Frison-Roche, dont j'admire toujours autant le talent, est manifestement plus à son aise pour décrire et faire agir, à sa guise, les personnages qu'il imagine, dans un décor qui lui est familier. La puissante personnalité d'Aurélie Picard paraît, ici, avoir freiné son imagination et son inspiration. Car il connaît mieux, mille fois mieux, les gens et les choses de sa Savoie natale, que ceux des confins sahariens, sauf la Montagne, qui est partout elle-même, et qui est sa passion.

Jean SAULAY.

René Gagnat, Guy Doly, Pascal Fontaine :

EUROSHIMA

Paris - 1979 - Editions Média - 175 pages

Le sous-titre du livre suffit à le présenter : « Construire l'Europe de la défense ». C'est un vribrant plaidoyer en faveur de l'ardente obligation, pour les Européens, d'organiser sans délai une défense commune face à l'armée rouge, dont l'objectif unique est évident : l'Europe de l'ouest.

L'avenir est une affaire de jeunes... Les auteurs de cette étude le sont : René Gagnat, 36 ans, saint-cyrien, spécialiste des problèmes soviétiques, Guy Doly, 49 ans, saint-cyrien, présenté par certains comme l'un des « penseurs de l'Ecole de Guerre » depuis la publication, sous le pseudonyme de « François »,

de son livre « La 6e colonne », Pascal Fontaine enfin, 30 ans, universitaire, maître de conférences à l'Ecole polytechnique.

Le lecteur trouvera, à l'appui d'une thèse logiquement articulée et abondamment documentée, des tableaux comparatifs impressionnants des forces du pacte de Varsovie et de celles de l'OTAN.

Jean SAULAY.

Général Sir John HACKETT :

LA TROISIEME GUERRE MONDIALE

Postface de Paul-Marie de la Gorce

Paris - 1979 - Belfond - 405 pages

Au seuil des années 80 que tous les « futurologues » s'accordent à prédire cruciales pour la paix mondiale, le brigadier général anglais Sir John Hackett, qui fut commandant en chef du Groupe d'armées Nord de l'OTAN, « NORTHAG », se place délibérément dans les années 90 pour écrire l'histoire de la troisième guerre mondiale, qui éclata le 4 août 1985 pour se terminer, par l'éclatement du Pacte de Varsovie, le 22 du même mois.

Dans un livre de 400 pages, il analyse les causes profondes du conflit et les péripéties de son développement avec une vraisemblance et un souci de la... vérité historique que l'on souhaite voir démentis par les faits. La postface de Paul-Marie de la Gorce, présentant d'autres hypothèses, d'autres versions possibles de ce conflit, qui heureusement reste à venir, élargit encore le débat.

L'auteur imagine que les forces du pacte de Varsovie franchissent par surprise, le 4 août 1985, les frontières nord de la République Fédérale et déferlent vers l'ouest. Au bout de 24 heures de combat, les forces soviétiques avancent sur toute l'étendue du front, sans parvenir cependant à le crever. Malgré des pertes sévères, les Alliés contiennent tant bien que mal la marée soviétique et la France s'est rangée à leurs côtés.

La guerre se développe, comme dans les deux guerres précédentes, sur terre, sur mer et dans les airs. Sur mer, les forces navales soviétiques ne parviennent pas à s'opposer efficacement au trafic intense des énormes convois qui, partant de la côte est des Etats-Unis, traversent l'Atlantique pour amener à pied d'œuvre les renforts destinés à l'Europe, qui tient toujours. Dans les airs, les attaques répétées des Mig ne peuvent interrompre le pont aérien continu qui alimente la guerre sur le front européen.

Acculé à l'emploi de l'arme atomique pour enrayer la contre-offensive de l'OTAN, Moscou, par le téléphone rouge, prévient Washington de la destruction imminente d'une grande ville d'Europe par missile atomique. Le 20 août 1985, Birmingham est rayée de la carte : 300.000 morts. En riposte immédiate, deux sous-marins tirent une salve de quatre fusées Polaris sur la ville de Minsk : 600.000 morts.

L'auteur paraît alors s'appuyer sur les théories développées par Mme Hélène Carrère d'Encausse dans son livre : « L'Empire éclaté ». La destruction de la ville de Minsk agit comme un détonateur et provoque une réaction en chaîne, une série d'explosions nationalistes qui soulèvent contre le Kremlin les républiques-satellites de l'Europe de l'est et les républiques asiatiques de l'Union. Dans le même temps, certains membres du KGB déclenchent à Moscou un coup d'état, qui met fin aux hostilités.

Le général Hackett présente un « modèle » optimiste de la guerre qui peut un jour s'inscrire dans l'histoire du monde. Mais nulle guerre ne s'est jamais déroulée selon les plans prévus par ceux qui avaient mission de la préparer ou

de l'empêcher. Et ne voyons-nous pas, sous nos yeux, se modifier radicalement les conditions politiques, économiques, stratégiques, qui, selon l'auteur, avaient provoqué la guerre d'août 1985 ? Slr John Hackett admet, certes, que le berceau de la guerre se trouve au Moyen-Orient et en Afrique, mais il ne pouvait imaginer, lorsqu'il écrivit son livre, qu'il serait plus facile aux soviétiques de contrôler la route du pétrole, vitale pour le monde occidental, sur le détroit d'Ormuz à partir de l'Afghanistan, plutôt qu'au large de Capetown après la « finlandisation » de la République sud-Africaine.

La postface de Paul-Marie de la Gorce, qui est en fait une analyse critique du livre, est aussi passionnante à lire que le livre lui-même, par la variété et la richesse des idées exposées.

Jean SAULAY.

Hélène CARRERE d'ENCAUSSE :

L'EMPIRE ÉCLATÉ

Paris - 1978 - Flammarion

Je n'ai pas la prétention d'analyser ici l'étude magistrale que la grande spécialiste internationale du monde soviétique qu'est Mme Carrère d'Encausse, vient de publier sous le titre significatif : « L'Empire éclaté ».

Notons toutefois que, au moment où la diffusion du film « Holocauste » vient de faire couler tant d'encre, l'évocation des massacres et des déplacements de population ordonnés par Staline, prend un relief particulier.

Si monstrueux soienti-ils, ces événements appartiennent au passé et ne constituent pas, à mes yeux du moins, l'essentiel du propos de l'auteur.

Pour nous, officiers du service des A.I. du Maroc, qui nous sommes tous penchés, peu ou prou, sur l'évolution de l'Islam dans le monde, ce livre présente un intérêt tout particulier. En effet, au milieu de l'éclatement de l'empire colonial soviétique, la vitalité des républiques socialistes musulmanes s'affirme avec une vigueur éclatante :

— alors que la natalité des peuples de race slave s'affaiblit au même rythme qu'en Occident, celle des peuples musulmans du Cauvase et de l'Asie centrale croît aussi vite que dans les autres pays d'Islam. Les 50 millions de musulmans de l'URSS, écrit Mme Carrère d'Encausse, seront bientôt 80 millions. Il n'est pas indifférent de rapprocher ces chiffres de ceux qui donnent l'évolution prévisible de la population des autres pays musulmans, en Afrique du nord notamment, où l'Algérie et le Maroc devraient passer en un siècle, des 15 et 17 millions actuels à 72 et 75 millions, tandis que notre pays atteindrait péniblement 60 millions d'habitants (1).

— à travers tous les avatars de la politique antireligieuse du pouvoir central, la permenance, puis le renouveau de la foi religieuse, la conscience de plus en plus aiguë d'appartenir à la « Oumma », deviennent une donnée politique de plus en plus importante. Il semble que l'Islam soit en passe, là-bas, d'adopter le communisme comme une forme possible de la société musulmane idéale. « Le socialisme, écrit l'auteur, est acceptable aux musulmans parce qu'il poursuit leurs propres buts ». Si surprenant que cela puisse paraître, on assiste, dans cette partie du Dar ul Islam, à une véritable annexion des théories socialistes à l'héritage du Prophète ! Il est inutile dès lors, de continuer à supputer la résistance que peut opposer l'Islam au communisme matérialiste athée. N'a-t-on pas déjà dit que l'Islam, c'était le socialisme plus Dieu ?

En fonction de ces deux données nouvelles, on peut s'interroger sur les conséquences possibles du renouveau de la foi dans le monde musulman en général, et en Iran en particulier, où la révolution religieuse chiite pourrait - peut-être - réveiller le vieux rêve panislamique et s'étendre à l'immensité de l'Asie musulmane soviétique.

---

(1) - «La guerre civile mondiale» - p. 122. Jacqueline Grapin et Jean-Bernard Pinatel. Paris - 1976 - Calmann-Lévy.

Et il n'est pas insensé de réfléchir aux conséquences, lointaines encore, mais prévisibles, du déséquilibre qui se dessine et s'accentue entre les pays de civilisation et de religion islamiques et les pays de civilisation et de religion judéo-chrétiennes.

« Quos vult perdere... »

Jean SAULAY.

FRANÇOIS :

LA 6e COLONNE

Paris - 1979 - Stock

« Pour qui sont ces blindés, massés sur vos frontières ? » demandait le général Callet aux puissances du pacte de Varsovie, dans la conclusion de son livre « Légitime défense », paru en 1976.

« François », pseudonyme du lieutenant-colonel Doly, de la promotion « Terre d'Afrique », 1957-59, imagine, dans un livre hallucinant, que les Russes apportent la réponse à la question posée en franchissant par surprise le Rideau de Fer, l'avant-veille de la fête de la Pentecôte de l'an 198?.

L'auteur part d'une hypothèse que l'on aurait tort d'écarter comme impossible, car en politique, rien ne l'est jamais. Et l'on a vu, dans l'Histoire récente, certains retournements de situation aussi spectaculaires que l'accord secret auquel seraient parvenues l'URSS et la Chine pour se partager l'impérium de la planète, mettant ainsi un terme à une opposition dogmatique et à une querelle politique vieilles de vingt ans et plus.

Les Etats-Unis, supposés en état d'infériorité nucléaire, et, par voie de conséquence, la Grande-Bretagne qui leur est liée, décident de ne pas intervenir dans le conflit.

La France se trouve donc seule, en Europe, en état de faire jouer la dissuasion nucléaire, tactique et stratégique.

L'essentiel du livre repose sur l'action de ce que le général Usureau appelait en 1973 « l'Armée du Refus », c'est-à-dire tous ceux qui, pour des motifs idéologiques ou politiques, - ou simplement par vénalité - refusent avec le PCF le risque de la guerre nucléaire. « Sans engagement majeur, sans éclair nucléaire, la dissuasion, comme un rempart inachevé, se laisse « tourner » par la guerre subversive, dont on ne mesure les effets que lorsque la bataille est perdue » (Général Callet : « Légitime défense »).

« François » nous montre, dans le style d'un grand reporter, les séances dramatiques du conseil de Défense dans le P.C. souterrain de l'Elysée. Sous la pression de la foule, chauffée à blanc et parfaitement encadrée par le P.C.F., le président de la République, après l'assassinat de son ministre de l'Intérieur, leader du parti socialiste, est mis hors d'état d'exercer sa responsabilité suprême : libérer l'arme atomique que les troupes au contact, mal engagées dans un combat sans espoir à un contre dix, attendent désespérément. Il est finalement arrêté par des miliciens de la nouvelle République populaire de France, et emmené vers son destin sous les hurlements de la foule criant à sa mort. Entre le samedi de Pentecôte et le mercredi suivant, la France a basculé dans le camp des satellites de l'URSS.

Et l'Armée ?... L'auteur décrit avec la concision d'un rapport d'opérations les difficultés de la mise sur pied de guerre des régiments, surpris par l'attaque soviétique au moment où les casernements sont à peu près déserts, cadres et troupe bénéficiant, comme d'un droit acquis, de la traditionnelle permission de fin de semaine, plus longue que d'habitude en cette fête de Pentecôte.

La saturation absolue du réseau routier, résultant de l'afflux des voitures de réfugiés allemands, belges, hollandais, danois, fuyant devant l'avance des troupes soviétiques, rend extrêmement difficile la concentration des grandes

unités, qui ne disposent que de la moitié, voire du tiers, de leurs effectifs. « Que la panique gagne les arrières, que les structures du commandement s'enrayent, que le moral s'effondre, et les armées, coupées de la nation comme un vaisseau de sa base, deviennent inutiles et sans objet » (général L. Callet : Légitime défense).

Parmi les situations dépeintes, il en est une qui frappera plus brutalement l'attention des vieux soldats - dont je suis. L'auteur imagine que l'Armée, image de la Nation, comporte en son sein nombre d'officiers de valeur acquis à la cause de l'Europe Unie Soviétique.., de l'Atlantique à l'Oural.. qui, le moment venu, se manifesteront dans les états-majors et les corps de troupe. L'Armée pure, dure et sûre, celle qui veille sur la cité ? Nous assistons au fil des jours, des heures, à sa désagrégation, à sa décomposition, qui n'épargne pas la Gendarmerie.

Et Paris, acceptant avec l'ensemble du pays, la servitude pour se soustraire au péril nucléaire, accueille en libérateurs les premiers détachements des divisions blindées soviétiques qui défilent sur les Champs Elysées. En 1815 déjà...

Et le bon peuple danse aux carrefours, pavoisés de rouge et de tricolore, tandis que sur les frontières du nord et de l'est, les dernières troupes qui combattent encore succombent dans un ultime sursaut, inutile et suicidaire, mais recherché pour l'honneur du drapeau, ou cherchent à gagner les massifs montagneux où des maquis, déjà, s'organisent.

Roman de fiction politique et militaire ? Oui, sans doute. Mais, comme Annie Kriegel qui présenta « La 6e colonne » dans le Figaro du 13 mars 1979, j'aurais apprécié davantage l'impression de cataclysme et d'épouvante qui s'en dégage, si j'avais été davantage assuré que ce n'était pas vrai, que cela ne pouvait pas être vrai.

Malheureusement, dans ce livre, tout est plausible. Et les événements actuels, en Iran, nous montrent comme une armée pourvue du matériel le plus moderne peut se dissoudre sous les coups d'une masse populaire fanatisée.

« Mieux vaut se battre à Verdun que mourir à Dachau », avait conclu le général Etcheverry dans sa « Lettre ouverte à ceux qui la ferment ». Le lieutenant-colonel de Laubray, commandant le 15/6, l'un des héros du livre, préférera, lui, mourir dans la forêt de Réchicourt plutôt que de subir la honte de la défaite.

Jean SAULAY.

Burnous au Vent et Sabre au Clair

par Jean VERCHIN

Souvenirs d'un instructeur des troupes chérifiennes, berceau des Tabors et des Goums, à Fès la sainte, de 1910 à 1914, qui débutent par la relation d'une méharée de deux mois au Sahara, en compagnie du père de Foucauld.
Suite colorée et inédite d'anecdotes vécues au Sahara archaïque et au Maroc ancestral.

350 pages - 34 anecdotes - 25 illustrations de l'époque, font de ce livre original, une lecture qui captivera.

(A découper) *Date de parution : Janvier 80*

Notre ami, le colonel Saulay, dont la signature apparaît dans le bulletin à une cadence magnifique, s'est attelé à la tâche héroïque consistant à retracer l'histoire des goums marocains. Il voudrait compléter cet ouvrage avec des anecdotes vécues par les goumiers ainsi qu'avec des photographies. Il serait reconnaissant à tous ceux qui pourront lui adresser de tels documents se rapportant aux différentes campagnes des goums, en premier lieu à celle de Tunisie.

Ils peuvent lui être envoyés directement chez lui :

42, avenue de Plaine-Fleurie - 38240 MEYLAN

ou au secrétariat de la Koumia, 14, rue de Clichy, 75009 PARIS, qui les lui transmettra.

Nous signalons à nos adhérents que « Le Burnous », association amicale des spahis, goumiers, méharistes, sahariens, supplétifs, a installé un musée, à Senlis dans une salle de l'hôtel de Vermandois, situé près du grand portail de la cathédrale.

BON DE SOUSCRIPTION

à retourner sous enveloppe affanchie à

Monsieur Jean VERCHIN
72 bis, rue de la Providence
29000 QUIMPER

*Je désire recevoir au prix de souscription (T.T.C. 47 francs *) le volume « BURNOUS AU VENT ET SABRE AU CLAIR » dédicacé par l'auteur Jean VERCHIN.*

Je joins à ce bon de souscription mon règlement - 47 francs - à l'ordre de Monsieur Jean Verchin.

NOM . ..... Prénom : .....

Adresse complète : .....

Code postal : ..... Ville : .....

Date : ..... Signature

* Dès parution de l'ouvrage, celui-ci sera en vente chez « les Editions le Signor » Robiner 29120 Plomeur, au prix T.T.C. de 55 francs.

Avis Divers

REMERCIEMENTS

Quand ils ont réglé leur cotisation 1979, de nombreux camarades ont tenu à approvisionner la « Caisse de secours des œuvres sociales » de la KOUMIA.

En rappelant que cette caisse est toujours entrouverte si on veut y glisser un chèque, le trésorier remercie les généreux donatrices et donateurs. Il s'agit de :

Mme la générale de Latour, Mmes Blanckaert, du Boucheron, Chiotti, Ducousso, Effroy, Fournier-Pantalacci, Perrin et de Rosemont.

MM. le généraux Leblanc, de la Ruelle, de Saint Bon, Then, Friggeri et Feaugas.

MM. Alby, Alvernhe, Aubertin, Auboiron, Augarde, Barbaize, Bel Madani, Benoist, Bessi, Boisnard, Bonfils, Borie, Borius, G. Boudart, Breleau, Brian, Busi, Cadot, Charpentier, Chartier, de Chaunac-Lanzac, Collas, P. Cozette, Cramoisy, Dubarry, Dutaut, Dumont, Egloff, Ettori, Feuillard, H. Fournier, Franceschetti, Galmiche, Gaude, R. Gauthier, Genoud, Giacometti, Gilbain, Goumy, Grolade, Guidon, Jenny, Jost, de La Baume, Laures, M. Leger, Legouix, Leonet, Cl. Le Roux, Lombard, Loubes, Mahalin, Mardini, Marotel, de La Menardière, Mikcha, Montgobert, Montousse, Moreau, Oria, Ollivier, Pentagaime, Pitel, Plaut, Poilevey, Ponceau, Ratel, Ré, Reeber, Reffas, Robert, J.L. Rousseau, Sautret, A. de Seze, Sibille, Tesmoingt, Trouillard, Cl. Thomas, Vagnot, Verie et de Verthamon.

Le trésorier prie les camarades ci-dessus de l'excuser de ne pas avoir cité leur grade, mais, d'une part, la répétition est fastidieuse et, d'autre part, il craignait de se tromper et mélanger les galons.

Pour réaliser une étude sur les insignes des Goums, Tabors et GTM, Ph. ESCANDE, 24, avenue de Brimont, 78400 CHATOU, souhaite entrer en contact avec toute personne susceptible de lui communiquer des renseignements sur les insignes distinctifs portés par ces unités, tant au Maroc avant guerre que pendant la campagne 1943-1945, ou en INDOCHINE.

Il cherche notamment les renseignements suivants : description (dessin ou photo), conditions de création (date, auteur et éventuellement fabricant), raison du choix ou signification des symboles figurant sur ces insignes, ainsi que toutes anecdotes se rapportant à ce sujet.

Tous les documents qui lui seront envoyés en communication seront retournés dans les plus brefs délais.

Si l'ensemble de la documentation ainsi recueilli le justifie, un article ou, éventuellement, une plaquette regroupant ces renseignements sera publié.

AVIS AUX COLLECTIONNEURS DU BULLETIN

La Koumia dispose de bulletins anciens qu'elle met à la disposition des amateurs, au prix, à l'unité, de :

— 7 F, franco de port, pour les numéros allant jusqu'au 72 (décembre 1978)

— 12 F, franco de port, pour les numéros 73 (mars 1979) et suivants.

Certains exemplaires, surtout des numéros les plus anciens ou les moins nombreux, sont défraîchis, ou portent un cachet postal (exemplaires retournés à la Koumia, en raison du départ du destinataire).

Les meilleurs exemplaires seront naturellement envoyés aux premiers demandeurs.

Prière de vouloir bien régler à la commande.

Ci-dessous, liste des numéros disponibles :

N°	Date	Nbre exempl. dispon.	N°	Date	Nbre exempl. dispon.
1	février 1956	1	38	novembre —	36
2	août —	4	39	février 1968	55
3	avril 1957	épuisé	40	juin 1968	22
4	août —	5	41	novembre —	41
5	décembre —	7	42	février 1969	51
6	mars 1958	2	43	juin —	5
7	août —	4	44	novembre —	22
8	novembre —	2	45	mars 1970	19
9	avril 1959	2	46	juillet —	2
10	juillet —	3	47	décembre —	29
11	octobre —	5	48	mars 1971	2
12	mars 1960	1	49	juillet —	33
13	juillet —	1	50	novembre —	5
14	décembre —	5	51	mars 1972	35
15	mars 1961	2	52	juillet —	12
16	juillet —	4	53	décembre —	37
17	décembre —	29	54	avril 1973	44
18	mars 1962	6	55	juillet —	30
19	septembre —	53	56	décembre —	11
20	décembre —	43	57	mars 1974	79
21	mars 1963	4	58	juillet —	23
22	juillet —	29	59/60	oct.-déc. —	36
23	octobre —	22	61	avril 1975	18
24	janvier 1964	17	62	juillet —	27
25	avril —	8	63	décembre —	18
26	juillet —	51	64	mars 1976	114
27	novembre —	5	65	juillet —	31
28	avril 1965	25	66	décembre —	31
29	juillet —	59	67	mars 1977	50
30	octobre —	35	68	juillet —	150
31	décembre —	21	69	novembre —	167
32	février 1966	12	70	avril 1978	70
33	avril —	30	71	août —	8
34	juillet —	45	72	décembre —	164
35	octobre —	14	73	mars 1979	94
36	février 1967	3	74	juillet —	68
37	mai —	2	75	décembre —	89

RHIN ET MOSELLE ASSURANCES FRANCAISES

le plus "**koumia**" des groupes de compagnies d'assurances

Bernard MERLIN
Inspecteur
27, Place St-Thiébault
57000 METZ

Maurice DUBARRY
Directeur-Adjoint
78, Route de Paris
69260 LYON-CHARBONNIERES

Henry ALBY
Inspecteur Principal
« Bordeneuve »
31380 MONTASTRUC-LA-CONSEILLÈRE

Pierre SALANIE
Agent Général
Le Haut de la Côte
46220 PRAYSSAC

Michel LEONET
Président Directeur Général
Rhin et Moselle - Assurances Françaises
1, Rue des Arquebusiers
67000 STRASBOURG
78, Route de Paris
69260 LYON-CHARBONNIÈRES
50, rue Taitbout - 75009 PARIS

Renaud ESPEISSE
Sous-Directeur
1, Rue des Arquebusiers
67000 STRASBOURG

Marcel NICLAUSSE
Agent Général
68, Avenue Georges-Clémenceau
83700 SAINT-RAPHAËL

Adresses des

ANCIENS des GOUMS et des AMIS des GOUMS

chez lesquels vous trouverez toujours le MEILLEUR ACCUEIL

UNION - SÉCURITÉ 13, RUE SAINTE-CROIX DE LA BRETONNERIE - PARIS - 4e
Téléphone : 887-2186 + 3022 M. LESAING - Directeur

CHAUSSURES - BOTTES - VÊTEMENTS - LUNETTES - CEINTURES - CASQUES
GANTS DE PROTECTION - CIVIÈRES - BOITES A PANSEMENTS...

FOURNISSEUR DES GRANDES INDUSTRIES

bar - brasserie

"LE SIROCCO"

- Apéritifs Kémia
- Spécialités - Plats
- Sandwichs variés

Madame SARRAZIN, fille de Goumier
vous réserve le meilleur accueil.

59, Rue de Lancry - 75010 PARIS - Tél. 208.24.48

S.A.R.L. au Capital de 20.000 F R. C. PARIS B 784 437 238

Si vous êtes de passage à GRENOBLE...

L'HOTEL RESTAURANT

"Les Oiseaux" ★★A

22 Chambres — Entièrement neuf

à CLAIX 8 km au Sud de Grenoble - RN 75 (Nice)
Réservation : **Tél. (76) 98-07-74**

recevra avec plaisir tous les anciens Goumiers et leurs familles

Remise spéciale

Calme total, Verdure, Panorama des Alpes, Parc, Parking privé, Garage, Piscine.

Un Hôtel où l'on dort bien...
Un Restaurant de bonne cuisine (tenu par Mme VAGNOT)

Éditions A. V.
Directeur André MARDINI
Insignes Militaires, de Sociétés et Industriels
Breloques - Médailles - Coupes
172, Rue du Temple - **PARIS 3e**
Tél. 272.36.98

PHILIPPE POULIN
MASSEUR - KINÉSITHÉRAPEUTE
Diplômé d'état
Agréé de la Sécurité Sociale
160, Grande Rue - 92 / SÈVRES
(S.-&-O.) Tél. 626-19-49

Amateurs de bons Vins...

● Adressez-vous au **Commandant LAVOIGNAT**
84230 CHATEAUNEUF-DU-PAPE

Vins issus directement de la propriété **PRIX KOUMIA**

Le Directeur de la Publication : Georges GAUTIER Dép. Légal : 1e Trimestre 80 Imp. G. FEUILLARD - CHARMES
N° Commission Paritaire : 296-D-73 du 15-5-72